

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 544 - SAMEDI, 6 OCTOBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MGR LE COMTE DE PARIS, DÉCÉDÉ LE 8 SEPTEMBRE 1894

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Ma Normandie, par Benjamin Sulte.—Chronique, par A. d'Audeville.—Carnet du "Monde Illustré."—Bibliographie.—Poésie : La grand'tante, par André Theuriot.—Galerie canadienne : M. Ed. Mallette, par Edouard S.—La mort du comte de Paris—Les ajournements.—M. Joseph Crépeau, par un confrère.—J'ai ma religion à moi, je sers Dieu à ma manière, par P. M. P.—Notes et impressions.—Un conseil par semaine.—Poésie : Chant de "l'Union Chorale Pedestrina," de Québec, par J. B. Caouette.—Nouvelle : Un original, par Louis Uibach.—Chimie industrielle, par Max de Nasouty.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants : Compliment pour la fête d'un papa ; La grammaire de Pierrot ; Une surprise.—Choses et autres.—Le jeu de Dames et d'Échecs.—Feuilleton : Le secret d'une Tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : Mgr le comte de Paris ; M. le duc d'Orléans ; Mme la comtesse de Paris ; M. Edouard Mallette ; M. J. Crepeau.—Les grandes manœuvres françaises : Le général Gallifet et ses officiers.—Le comte de Paris sur son lit de mort.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT QUATRIÈME TIRAGE

Le cent-vingt quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 6 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

MA NORMANDIE

Dans un chapitre de roman dont la scène se passe en 1802, l'auteur fait chanter à l'un de ses personnages :

J'irai revoir ma Normandie,

sans se douter que cette chanson a été composée en 1836. C'est néanmoins la plus répandue de toutes les chansons françaises, si l'on en excepte *Allons enfants de la patrie*. Elle a son histoire qui est assez touchante.

Les deux frères Bérat, Normands, professeurs de musique, compositeurs de bonne marque, avaient été obligés de se séparer. L'aîné resta au pays natal, Frédéric, le cadet, trouva d'abord de l'emploi pour ses talents dans les montagnes de l'Helvétie—la Suisse, poétique et hospitalière, ensuite il se fixa à Paris.

Tous les printemps, Frédéric retournait en Normandie avec les hirondelles, de sorte qu'il n'annonçait point sa visite. Son frère disait aux amis : "Les hirondelles nous reviennent : j'attends

Frédéric," et en effet l'exilé était déjà en route pour revoir le toit paternel.

Un jour, en 1836, il arriva avec des couplets nouveaux, produit, disait-il, d'un poète quelconque et mis en musique par le fils du célèbre Boëdieu, de Rouen. Rendu à la neuvième ou dixième ligne, le frère, qui prêtait l'oreille avec une certaine surprise, dit tout haut : "Il y a quelque chose là-dedans !" Puis, à la fin : "Recommence : il va bien le petit Boëdieu."

La chanson fut examinée devant des experts. On ne trouva rien de remarquable dans les paroles ; pas non plus une mélodie extraordinaire dans la musique, mais il fut déclaré qu'elle a un accent si vrai, si plein de vie, qu'elle va droit au cœur, sans que l'on songe à l'analyser. Voyant ce que l'on en pensait, un éditeur parisien l'acheta pour une somme de trois cents piastres à peu près, en fit tirer quarante mille exemplaires, les adressa aux principaux marchands de musique des colonies, les répandit en France et en Europe par le moyen des annonces, si bien que, en 1840, elle avait envahi tous les salons de l'univers où l'on parle français, et bientôt le peuple s'en empara. Aujourd'hui, il ne manque pas d'hommes de soixante ans qui l'ont toujours chantée et qui lui accordent au moins un siècle d'âge.

Vous avez deviné que, au moment de vendre son œuvre, Frédéric Bérat avait déclaré être l'auteur des vers et de la musique tout ensemble ; le petit Boëdieu n'y était pour rien, il n'avait servi que de prête nom.

Les romanciers, sachant que de tels couplets ont le privilège d'émouvoir les Français résidant à l'étranger, utilisent souvent le pathétique de cette situation ; ils supposent par exemple, que des voyageurs perdus dans les Hymalayas se laissent conduire par : "Aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie"—tout comme les Canadiens Français se reconnaissent dans les montagnes Rocheuses en entendant : "Va dire à mes amis que je me souviens d'eux." Chose singulière, ces deux chansons datent d'assez près l'une de l'autre.

Voici les trois strophes de Bérat, copiées dans un recueil fait avec soin, par conséquent c'est le texte original.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fait loin de nous ;
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux ;
Quand la nature est reverdie ;
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

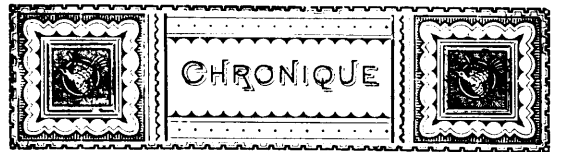
J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Pour les Canadiens-Français, cette chanson a doublement la touche nationale. D'abord, elle est toute affectée à l'égard de la Normandie, le seul pays en France que nous pouvons aimer comme étant le nôtre ; ensuite elle respire la tristesse du Français errant par le monde—ce qui est aussi fort Canadien que possible.

Ma Normandie traversera les âges ; d'ailleurs, elle ne sera pas la première chanson qui aura duré plus que les monuments de pierre, plus que les chefs-d'œuvre du pinceau et même de l'éloquence.

Benjamin Sulte



N cherchait dernièrement un nom à donner à ce siècle qui finit. A-t-on proposé celui de siècle de la locomotion ?—C'est probable, car il paraît bien approprié à notre temps.

Sans parler de l'hameur des gens, devenue plus voyageuse à mesure qu'augmentaient la facilité, l'abondance et l'économie des moyens de transports, nous avons déjà le chemin de fer et la bicyclette ; le chemin de fer, qui permet de s'endormir à Montréal, pour ne se réveiller, comme en un conte de fée, qu'à Toronto ou à New York, grâce auquel on peut, sans presque descendre de wagon, traverser le continent américain ; la bicyclette, tard venue, mais qui commence à gêner la circulation des voitures, tant est grand le nombre de ses adorateurs qui couvrent nos routes, et qui encombre les colonnes de nos journaux. Comme si cela ne suffisait pas, tout permet de prévoir que d'ici peu nous aurons les ballons dirigeables, car deux inventeurs, par des moyens différents, sont si près d'atteindre le but rêvé, qu'on peut affirmer que ce n'est plus qu'une question de temps.

En Allemagne, c'est M. Lillienthal qui s'élève dans les airs, à l'aide seulement des ailes qu'il dirige ; un fâcheux accident vient de le rejeter sur terre d'une hauteur de cent quatre-vingt quinze pieds, mais ce serait méconnaître la noble ardeur des inventeurs, que de supposer qu'il ne reprendra pas ses essais, dès qu'il pourra quitter son lit de douleur.

En Angleterre, plus audacieux encore dans ses visées, M. Maxim, le fameux inventeur de la mitrailleuse qui porte son nom, poursuit pour son compte la voie depuis longtemps indiquée par un général français auquel on ne rendit jamais justice, le général du Temple, et vient de construire un aéroplane avec lequel il a pu parcourir 2,000 pieds avec une charge 7,200 livres ; c'est à l'aide de moteurs à vapeur extrêmement légers, alimentés par l'essence de pétrole, qu'il s'enlève dans les airs avec son immense appareil.

Qui est dans le vrai, de celui qui ne compte que sur ses forces pour diriger sa machine légère ou de celui qui demande à la vapeur d'enlever dans l'espace des poids considérables ?—L'avenir nous le dira, car après ce double succès il ne sera sans doute pas nécessaire d'attendre bien longtemps pour avoir un système pratique de navigation aérienne.

Quels jolis voyages on pourra faire alors ; mais aussi quel bouleversement dans nos usages actuels. —Avez-vous jamais pensé à tout ce que bouleversera la découverte vraiment pratique de la direction des ballons ?

* *

Le service postal, pour plus de rapidité, sera sans doute confié au ballon. Sera-t-il plus exact ? — Nous nous plaignons souvent des irrégularités de cette administration ; voici un fait qui vient de se passer en Allemagne et qui prouve qu'elle n'est pas mieux partagée sous ce rapport.

Un nommé Schwartz a reçu la semaine dernière une carte postale, dans la province de Brandebourg, qui avait été confiée à l'administration le 3 août 1886 ! Huit ans pour ce trajet, c'est long, et le receveur des postes consulté n'a pu fournir aucune explication de ce retard, dit l'histoire, ce que je crois sans peine.

On a bien trouvé, il y a quelques années, tout un sac de dépêches, oublié dans une cave de cette même Allemagne, depuis un siècle environ. L'administration, fidèle malgré son inexactitude, aura tenté de retrouver les héritiers des destinataires, mais elle a dû y perdre son latin.

Convenons pourtant que la poste a bon dos, comme on dit vulgairement, et qu'on la charge bien

souvent, pour dégager sa responsabilité d'une négligence ou d'un oubli, de fautes qu'elle n'a pas commises.

* *

Nous savons tous ce que c'est qu'un congrès : une assemblée où se débitent quelques paroles utiles et beaucoup d'inutiles, bref un endroit où l'on parle beaucoup. Ce point de départ admis, on se demande avec inquiétude ce que doit être un congrès de femmes avocates, comme celui qui va avoir lieu à New-York.

On ne compte pas moins de cent soixante-neuf femmes inscrites aujourd'hui aux divers barreaux des États-Unis ; mais douze seulement ont obtenu leur inscription au barreau de la Cour suprême, car il faut, pour mériter cette faveur, avoir plaidé pendant trois ans et avoir mérité l'estime de la Cour par son talent et son caractère.

Le but de ce congrès de femmes est de chercher les moyens de réagir contre la mauvaise volonté des confrères de l'autre sexe. Il paraît que les avocats barbus mettent la plus grande mauvaise volonté à communiquer leurs dossiers aux avocates sans barbe qui doivent plaider contre eux.

Pas galants, ces Messieurs. Craignent-ils la concurrence, ou bien redoutent-ils d'être écrasés sous les flots d'éloquence des adversaires du sexe faible ?

Il serait curieux de faire, par catégories, un relevé statistique des différentes causes confiées à ces avocates. Je m'imagine volontiers, surtout pour celles d'entre ces dames qui connaissent déjà les joies du ménage, qu'elles sont principalement chargées de défendre les causes des maris qui plaident contre leurs femmes. Quelle supériorité doit avoir une avocate sur un avocat, dans la peinture des souffrances quotidiennes infligées à son conjoint par une femme grincheuse ! Remarquez qu'il ne s'agit ici que des Américains, car pour n'être pas accusé par vous, mesdames, de manquer de galanterie, comme les avocats des États-Unis, je ne ferai nulle difficulté de convenir que nous n'avons en Canada que des femmes aimables et gracieuses.

* *

Ces maris, qui en viennent à plaider contre leurs femmes n'ont certainement pas suivi les conseils de *la Westminster Review* sur le choix d'une épouse et sur le rôle des chiens en cette circonstance.

L'homme qui veut se choisir une compagne, dit cette revue, ne doit assurément pas négliger d'observer la conduite d'une jeune fille vis-à-vis de ses parents et de ses amis, mais il doit presque autant se préoccuper de ses rapports avec les animaux, avec les chiens surtout. On a raison de dire qu'il n'y a pas de bonne personne qui soit antipathique aux chiens et aux enfants ; que les chiens nous soient inférieurs ou non (c'est la revue anglaise qui s'exprime de la sorte), leur instinct les trompe rarement, et leur antipathie doit être pour nous le signal d'un danger, il n'y a donc nulle compassion à avoir pour ceux qui, s'étant mariés avec des jeunes filles que les chiens n'aimaient pas, trouvent ensuite dans leur union toutes sortes de désagréments.

Voilà pour les chiens une mission aussi délicate qu'imprévue. Ils avaient déjà la charge de conduire les aveugles, et ne s'en acquittaient pas mal ; les voilà maintenant appelés à guider les cœurs dans leur choix ; puissent-ils s'en acquitter aussi bien.

A. D'AUDEVILLE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Une dépêche de New-York annonce que les vaisseaux de guerre français *Naiade*, *Rigault de Genouilly* et *Nielly* sont arrivés dans ce port le 28 septembre au matin.

* *

La grande Kermesse au bénéfice du Monument National est ouverte depuis lundi dernier dans les salles du Monument National lui-même. Que tous les Canadiens s'y rendent pour encourager cette grande œuvre patriotique.

Sa Majesté la reine Lilaokalani, à qui les Américains ont enlevé le royaume de Hawaï, réclame du gouvernement des États-Unis, une somme de \$20 000 comme indemnité. Il faut convenir que voilà une souveraine raisonnable.

* *

Le 26 septembre, à Sainte-Thérèse, est mort subitement, M. François Dion, ex-maire de cette localité, et qui a été pendant vingt ans membre du Conseil d'Agriculture. Il était âgé de soixante ans, et laisse une femme et sept enfants.

* *

On craint que de nouveaux troubles n'éclatent au Maroc. Le frère aîné du sultan et plusieurs autres prisonniers politiques doivent être délivrés par la populace si leur grâce n'est pas accordée de bon gré par l'autorité.

* *

Une dépêche des États-Unis annonce que T. V. Powderley, l'ex grand-maître des Chevaliers du Travail, a été reçu membre du barreau du comté de Lackawanna. Il est décidé à ouvrir un bureau d'avocat à New-York et de demeurer en cette ville.

* *

La Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal est revenu, lundi, le 24 septembre, de Saint-Lin, où il avait présidé, le dimanche précédent, à l'ouverture d'un nouveau collège commercial et d'agriculture. Ce nouveau collège sera sous la direction des Frères du Sacré-Cœur.

* *

Une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à 8 10 heures, jeudi, 27 septembre, à la Baie Saint-Paul, située à soixante mille à l'est de Québec. Aucun accident n'est arrivé, bien que les secousses aient duré plusieurs minutes. On s'en est aussi ressenti à Chicoutimi.

* *

Le passage à Lowell, le dimanche 23 septembre, du R.év. Père Souliers, supérieur général de l'ordre des Oblats, a donné lieu à une grande démonstration religieuse de la part des Canadiens fixés en cette ville. Il y a eu procession, messe solennelle, adresse et sermon de circonstance.

* *

M. Alexis Brunet, avocat, ancien directeur du Crédit Foncier, est décédé subitement à sa résidence de Wiew Mount, le 28 septembre. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et appartenait au barreau de Montréal depuis 1855. M. Brunet, dont la fortune est évaluée à \$500,000, laisse une femme et quatre enfants.

* *

La fameuse tentative de M. Crispi pour amener une réconciliation entre le gouvernement italien et le Vatican, est tombée à plat. On a donné à entendre au premier ministre que la condition d'une telle mesure serait la restitution de Rome au pape. Le Vatican a même été jusqu'à déclarer qu'aucune négociation ne pourrait être ouverte avec le Quirinal jusqu'au jour où la cour et le gouvernement auraient évacué Rome.

En apprenant que ses ouvertures étaient repoussées, M. Crispi a changé de position et a repris son ancienne attitude d'hostilité à l'égard du Vatican, ce qui prouve la mauvaise foi du ministre.

* *

En Orient, le Japon est toujours victorieux. Une armée, forte de 80,000 hommes, dit-on, a été débarquée sur les côtes de Chine et s'avance sur Moukden, d'où elle marchera ensuite sur Pékin. La flotte japonaise, de son côté, a repris ses opérations contre la flotte chinoise, qu'elle cherche à

anéantir complètement. La Corée est maintenant pacifiée, et non seulement les Chinois n'ont plus à s'en occuper, mais encore ils ont à se préoccuper gravement d'eux mêmes. Tous les officiers européens, qui ont assisté en spectateurs aux dernières batailles, s'accordent à louer la bravoure et l'habileté des officiers de l'armée japonaise qui, née d'hier, accomplit déjà des prodiges.

On doit se réjouir des succès du Japon, qui sont en même temps ceux de la civilisation sur la barbarie.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Fauvette*, Montréal—Merci pour votre *Tour en bateau*, qui sera prochainement publié.

G.-A. T., Saint-Hyacinthe.—Vos vers paraîtront prochainement, mais nous ne pouvons en garantir l'illustration telle que demandée. Cependant, nous essaierons.

Aug. L.—Votre petit conte pour le Coin des enfants n'a pas assez de suite et d'invention, et ne pourra paraître ; mais ne vous découragez pas pour cela, essayez de nouveau et nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous.

Edy. G., Montréal.—Impossible de publier vos *Alieux aux vacances*. Perfectionnez-vous-y, et l'année prochaine vous serez peut-être plus heureux.

A. G., Montréal.—Nous ne pouvons accepter votre poésie. Étudiez les règles de la versification, et vous constaterez vous-même combien vous les avez peu observées.

R. Ribault, France.—Votre chansonnette n'a pas été acceptée. Quant à votre sonnet, il paraîtra aussi tôt que possible.

R. R., Québec.—Reçu votre article sur le *Vola-puck*. Publication prochaine.

D. R., Chicoutimi.—Merci pour votre dernière étude que nous publierons aussi tôt que possible.

Caprice, Joliette.—Impossible de publier. Ce genre est complètement en dehors de celui du journal.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître *l'Anthologie féminine*, par Mme Louise d'Alq, qui contient, sous un agréable format, des biographies, notices et curiosités littéraires sur les femmes écrivains, poètes et prosateurs depuis la formation de la langue française jusqu'à nos jours (200 environ), avec préface sur l'instruction des femmes et de la carrière littéraire pour elles. Dans cet ouvrage, l'auteur nous montre la place que la femme a tenu et tient dans la littérature ; c'est un travail qui n'avait pas encore été fait d'une façon aussi complète et aussi impartiale.

Il est divisé en trois parties : la 1^{re} comprend du XIII^e au XVI^e siècle, de Marie de France à Mlle de Gournay (vieux français) ; 2^e période, XVII^e et XVIII^e siècle, de Mlle de Scudéry à Mme d'Antremont ; 3^e période, fin du XVIII^e siècle, Révolution, 1^{re} Empire, XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

Pendant que l'érudit et l'évêque trouveront satisfaction à parcourir en ce naïf vieux langage les *lais d'Agnès de Navarre Champagne*, de *Christine de Pinson*, ou les pages des *Dacier*, des *Chatelet*, etc., alors que les femmes étaient savantes, sans cesser d'être belles ; les mondains feuilleteront avidement la dernière partie, où les femmes de lettres contemporaines sont mises sur la sellette avec la délicatesse d'une plume bien féminine. Grâce à l'électisme du jugement le plus éclairé, l'auteur a réuni sous la bannière littéraire, sans distinction de parti ni de religion, non seulement les noms les plus connus mais quantité d'obscurs et oubliés, quoi qu'aussi méritants.

Cet élégant volume, édité avec la coquetterie due à son sujet, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, comme les précédents ouvrages de Mme L. d'Alq. Prix, 6 francs, bureau des *Causeries Familiales*, 4, rue Lord Byron, Paris (France).

Un amour qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la picotte : il est toujours un peu grêlé.—PAUL BOURGET.

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante,
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps :
La cour au puits sonore, et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre,
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois ;
Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épinette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeune,
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre ;
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et, sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est *Zaire*, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil...
Est-ce le clair soleil où l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclair de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts ;
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où, soixante ans, l'œillet rouge a dormi.

ANDRÉ THEURIET.



M. EDOUARD MALLETTE



MONSIEUR Edmond Mallette, qui figure aujourd'hui dans la galerie canadienne du MONDE ILLUSTRÉ, — côté des morts, hélas ! — était né à Sainte-Hélène, comté de Bagot, le 28 juin 1860.

Au sortir de l'école primaire, il entra au séminaire de Saint-Hyacinthe, où des talents brillants et surtout des aptitudes remarquables pour l'art oratoire lui valurent une renommée qui subsiste encore parmi les élèves de cette célèbre institution.

Le choix d'une carrière fut pour lui une question tout de suite décidée, vu son caractère et ses dispositions. Au sortir du collège, il entra, en qualité de clerc, chez MM. de Bellefeuille et Bonin, avocats, de Montréal, et tout en donnant une partie de son temps à l'étude des questions politiques et aux luttes de husting, où il se distinguait déjà, il arriva à bon port, ses trois années de cléricature expirées au mois de juillet 1884.

Une fois membre du barreau, il se fixa d'abord à Montréal, puis se dirigea vers Saint-Hyacinthe, où il pratiqua en société avec M. A.-O.-T. Beauchemin, C. R., son futur beau-père. Ce fut le premier théâtre de ses succès comme avocat. Il y plaïda, au civil et au criminel, plusieurs causes qui permirent d'entrevoir en lui un avocat de premier ordre dans les deux genres, et attirèrent sur lui l'attention publique. Enfin, aux élections provinciales de 1890, vivement sollicité par quelques admirateurs, il brigua les suffrages des électeurs du comté de Saint-Hyacinthe.

J'avoue n'être peut-être pas très au courant de notre histoire politique, mais je ne crois pas avoir vu, dans les annales de nos hustings, rien de plus extraordinaire que cette lutte de titan qu'entreprit alors M. Mallette. Jeune et encore peu connu,

d'un extérieur frêle et peu imposant, arrêté à chaque instant par de terribles hémorragies, regardé d'un œil plutôt antipathique que favorable par plusieurs des principaux conservateurs du comté, sans appui, sans argent, sans faveurs à promettre même dans le cas où son parti remporterait une victoire sur laquelle personne ne comptait, il avait à disputer le siège que l'honorable M. Mercier, alors premier ministre de la province, venait d'abandonner à M. Desmarais, son associé ; il avait à lutter contre tout un escadron d'orateurs agacés et depuis longtemps populaires, et tout d'abord contre l'éloquence entraînée d'un adversaire qui, à lui seul, valait une armée et qui joignait à un talent de premier ordre une influence considérable auprès du chef du gouvernement ; contre les préventions d'une population inféodée depuis un temps immémorial aux principes du parti libéral, gens qui préféraient, selon leur propre expression, " voter pour un poteau rouge que pour un candidat bleu ! " Et cette lutte du pot de terre contre le pot de fer donna le résultat inespéré d'un revirement de trois cents voix ! Aussi, quel déploiement d'énergie, d'activité et de bons mots exigea cette campagne de part et d'autre ! Dès ce moment, Mallette prit rang parmi les premiers orateurs de la province.



M. EDOUARD MALLETTE

Cette défaite avait laissé M. Mallette dans un état de fortune et de santé assez précaire, lorsque vint s'offrir à lui l'heureuse perspective d'un travail moins fatigant et plus rémunérateur. M^{re} J.-N. Greenshields, C. R., le grand criminaliste montréalais, qui commande en même temps la plus importante clientèle civile et commerciale qui soit dans la province, peut être même dans la puissance, avait, avec ce coup d'œil sûr qui le caractérise, trouvé dans M. Mallette un homme d'un mérite supérieur, qui ne tarderait pas à devenir célèbre, si on lui offrait un théâtre digne de ses capacités. Il offrit donc à l'ex-candidat de Saint-Hyacinthe de devenir son associé, M. Mallette accepta avec empressement, et reprit aussitôt le chemin de la métropole. Peu après ce changement de domicile il épousait la fille de son ancien associé, M. Beauchemin, de Saint-Hyacinthe.

Dans cette nouvelle sphère d'action, M. Mallette eut des succès considérables, ayant à conduire des causes très importantes, tant au criminel qu'au civil, et se montra toujours à la hauteur de la situation. Laborieux et très actif, d'un esprit extrêmement vif et perspicace, parfaitement au courant des subtilités de notre procédure, habile et serré dans l'interrogatoire, bref et clair dans l'exposé d'une cause, il réunissait toutes les qualités qui font le grand avocat, et aurait, sans contredit, si la mort eût voulu l'épargner de quelques années, atteint le premier rang parmi ses confrères.

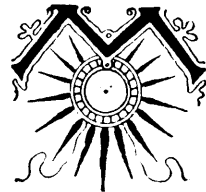
Cependant il n'avait pas complètement oublié la politique et, outre les clubs dont il était le plus

brillant orateur, il retournait encore de temps en temps sur les hustings cueillir de nouveaux lauriers. En 1892, quand les élections générales rendirent de nouveau vacant le siège de Saint-Hyacinthe, on le vit retourner dans ce comté où il avait tant combattu et là, faisant de la candidature du Dr Cartier sa propre affaire, malgré l'indifférence des uns et l'ardeur impétueuse des autres, emporter le comté d'assaut. Un tel fait d'armes, cependant, ne fut pas récompensé par les chefs du parti que servait si bien M. Mallette, et il mourut sans avoir reçu autre chose que de vaines promesses.

M. Mallette était regardé comme une autorité par ses contemporains, et l'on a vu son opinion invoquée même à l'Assemblée Législative, par des députés du parti adverse. Mais, quelle que fût sa supériorité, il demeura toujours humble et sans prétention. Ceux qui l'ont connu dans l'intimité ont perdu en lui le plus aimable compagnon, gai causeur jusqu'au dernier moment, et toujours prêt à rendre service.

En novembre dernier, la maladie qui, suivant les plus savants médecins, en eût fait succomber un autre douze années plus tôt, s'aggrava sensiblement. Il lutta contre la mort avec toutes les ressources que procurent une énergie indomptable, un grand amour de la vie, une espérance continue, et les soins de la plus dévouée des épouses. Mais la partie n'était pas égale, et le 9 août dernier, il succombait. M. Mallette a été une des figures les plus sympathiques et les plus remarquables de son temps, et il mérite de vivre longtemps dans l'estime de ceux qui l'ont connu, comme il vivra longtemps dans la mémoire reconnaissante de celui qui veut déposer aujourd'hui sur sa tombe ce modeste et tardif hommage dû à ses grandes qualités.

E. S.

LA MORT DU COMTE DE PARIS
(Voir gravures)

MONSIEUR le comte de Paris a cessé de souffrir. Samedi, le 8 septembre 1894, à 7 heures du matin, il a rendu le dernier soupir, et cela si doucement qu'il a fallu poser la main sur son cœur pour constater qu'il avait cessé de battre.

Aussitôt après la mort, un piqueur est parti à cheval pour l'extrémité du parc, où, sur la grande entrée, flottait le drapeau tricolore.

Le drapeau est descendu à mi mât.

Les églises de Dafford et de Buckingham ont sonné le glas. Depuis deux jours, il fallait s'attendre à la mort du prince d'un instant à l'autre.

Le prince n'a jamais perdu entièrement sa connaissance ; mais, depuis vendredi, il n'a pas prononcé une seule parole. Cependant, à part les moments de somnolence, il comprenait tout ce qu'on lui disait et répondait par signes.

Dans la soirée, monseigneur le duc d'Orléans, penché vers lui, lui dit doucement à mots scandés :

— Mon père, c'est moi qui viens vous dire que je n'ai rien oublié et que je n'oublierai rien de tout ce que vous m'avez dit. Je vous remercie de votre affection et de vos conseils. Ma pensée vous suivra tant que je vivrai. Je connais toute l'étendue de mes devoirs envers Dieu et envers la France. Je resterai fidèlement attaché à ces devoirs, et je prie Dieu de vous récompenser de tout le bien que vous m'avez fait.

M. le comte de Paris avait tout compris. Ses yeux, mi clos, s'étaient ouverts avec une indicible expression de bonheur. Au mot Dieu, ses bras amaigris s'élevèrent un peu, et, au nom de la France, il laissa retomber sa main droite sur son cœur. Puis son regard se tourna vers son fils, et, cherchant sa main, il fit une légère pression des doigts, dernier effort et dernier adieu.

Le spectacle des derniers moments a vraiment été saisissant et sublime.

Mme la comtesse de Paris, maîtrisant sa poignante douleur, restait debout auprès du lit d'a-

M. JOSEPH CRÉPEAU

gonie, tonant la main droite du prince. De l'autre côté, monseigneur le duc d'Orléans, à genoux, avait passé ses bras autour du cou de son père. Les autres membres de la famille royale, agenouillés dans la chambre, priaient, les yeux fixés sur ce visage dont les traits s'altéraient visiblement.

A sept heures et demie, le moribond poussa un léger soupir, et la respiration s'arrêta. Mme la comtesse de Paris se tourna vers le Dr Récamiér, qui se pencha sur la poitrine du prince et se releva en disant :

—Le cœur bat encore.

Dix minutes plus tard, le Dr Récamiér, voyant une légère contraction du visage, se pencha de nouveau sur le corps et se releva en disant :

—Tout est fini !

Alors, Mme la comtesse de Paris, admirable de courage et de calme, se pencha à son tour pour embrasser au front celui qu'elle perdait pour toujours, et, doucement, elle lui ferma les yeux.

Mais déjà ses forces arrivaient à leur extrême limite. Elle se releva pour éclater en un sanglot déchirant, auquel répondirent d'autres sanglots, et elle tomba pour ainsi dire dans les bras de son fils, monseigneur le duc d'Orléans, accouru auprès d'elle.

La mère et le fils restèrent un instant plongés dans une douloureuse étreinte, puis la princesse se dégagea pour embrasser ses autres enfants avec la même ardeur et se retira dans la pièce voisine.

Mais la scène change. Le duc d'Orléans vient reprendre un instant sa place auprès du lit, pour une courte prière et, se levant avec tous les princes présents, il s'avance le premier, met un genou en terre et baise la main de son père, posée sur le bord du lit.

Après lui, chacun imite cet exemple, par rang de parenté et d'âge.

A onze heures, le duc de Nemours, suivi du duc d'Alençon et du comte d'Eu, est monté chez le duc d'Orléans pour le reconnaître comme chef de la maison de France.

Dans la matinée, le duc d'Orléans a expédié les dépêches notifiant la mort de son père aux cours étrangères et aux familles royales ou princières alliées à la maison de France.

* * *

Le comte de Paris était né à Paris, le 24 août 1838, du mariage de Ferdinand, duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwérin. L'enfant avait quatre ans à peine lorsque son père mourut, le 13 juillet 1842, victime d'un accident de voiture, laissant un second fils, Robert, duc de Chartres, né le 9 novembre 1840.

Le 30 mai 1865, le comte de Paris épousa sa cousine germaine, Isabelle, princesse d'Orléans, fille du duc de Montpensier, dernier fils de Louis-Philippe, et de l'infante Louise.

De ce mariage sont nés six enfants : la princesse Amélie, née en 1865, aujourd'hui reine de Portugal ; Philippe, duc d'Orléans, qui devient chef du nom et des armes ; la princesse Hélène ; la princesse Isabelle ; la princesse Louise, qui a quatorze ans ; et le petit prince Ferdinand, né au château d'Eu, en 1884.

LES AJOURNEMENTS

Demain, demain, pas aujourd'hui, tel est le mot du lâche ; aujourd'hui je me repose, demain je mets à profit cette leçon demain je renonce à ce défaut, demain je furai ceci et cela.

Et pourquoi pas aujourd'hui ? Crains-tu que demain ne trouve pas son emploi ? Chaque jour a sa tâche. Ce qui est fait est fait, et seul est sûr ; ce qui est à faire est incertain.

Qui n'avance pas recule. Le temps marche en avant et ne revient pas sur lui-même. A moi ce que je tiens, à moi les heures que j'utilise ; l'espérance m'appartient elle !

Chaque jour inutile est une page blanche au livre de la vie. Eh bien donc, demain, comme aujourd'hui, qu'à chaque côté de moi se place une bonne action.

CHRISTIAN FÉLIX WEISSE.

Mercredi, le 19 septembre, après dix-neuf jours de souffrances indicibles, M. Joseph Crépeau, maire de Sainte-Anne des Plaines, et préfet du comté de Terrebonne, rendait son âme à Dieu. Né à Sainte-Anne, fils unique de Joseph Crépeau, cultivateur, et d'Édward Bourgoïn, à douze ans, déjà orphelin, il entra au collège de Sainte-Thérèse. Durant les huit années de ses études par ses talents, sa bonté de cœur, son ouverture d'âme, sa gaieté de caractère, il sut gagner l'estime et l'affection de tous ses confrères.

Ses études terminées, il choisit pour sa part, la vie humble, mais heureuse du cultivateur canadien. Il s'établit sur la terre paternelle, ayant conscience du bien qu'il pouvait faire, en donnant l'exemple d'une exploitation intelligente et soignée, et de l'influence qu'il devait acquérir, grâce à l'instruction qu'il possédait. Il ne tarda pas à devenir l'âme de toutes les mesures ayant rapport aux intérêts et aux progrès de sa paroisse. Affable, poli, dévoué, plein de délicatesse, de tact, orateur plein de feu, de conviction, il possédait à un rare degré ces qualités qui attirent la confiance et la sympathie.

En 1891, il était élu conseiller et maire de Sainte-Anne ; au printemps de 1894 il devenait préfet du comté de Terrebonne. A trente-un ans, M. Joseph Crépeau était connu et estimé dans tout ce comté. L'un de nos partis politiques, l'avait je crois, déjà choisi comme son futur candidat. Avec des convictions politiques arrêtées, il était sans fanatisme. Catholique et français jusqu'au bout des ongles, son idéal était de travailler un jour, à sauvegarder les intérêts de la religion et de la patrie canadienne-française.



J. CRÉPEAU

Dieu en a jugé autrement ; son âme était trop franche dans sa naïve droiture, pour être jetée dans ce milieu d'amères déceptions.

Le 1er septembre, après avoir passé la soirée au cercle agricole dont il était président, il rentrait joyeux chez lui. Dans la nuit, il eut une forte attaque de choléra du pays. Dévoré par une soif ardente, à l'insu de son épouse qui le veillait, il se leva, voulant boire tout à son aise. Pris soudain d'une faiblesse, il tomba à la renverse, entraînant deux lampes à pétrole qui se trouvaient à sa portée. L'instant d'après il se trouvait étendu sur un lit de flammes.

Les cris d'épouvante poussés par son épouse, la douleur cuisante du feu, lui firent recouvrer ses sens. Avant tout secours, se levant de lui-même il s'élança hors de la maison, activant par là ces flammes qui l'enveloppaient. Il eut la force d'arracher ses habits, déjà en cendres, ou plutôt de les secouer, et sa chair nue imbibée de pétrole continuait de flamber. On dut rouler une couverture autour de lui pour éteindre le feu.

Dix-neuf jours durant, il endura sans se plaindre les douleurs atroces de ce feu le brulant encore partout, dans ce corps devenu plaie vive. Il nous disait avec douceur : " Dieu veut que je souffre ce martyr ; il va m'en donner la force. Si je parais devant lui, il m'en tiendra compte."

Mercredi dernier, tout espoir était perdu. Il bénit sa famille, fit ses dernières recommandations, dit un adieu suprême. Puis se tournant vers Dieu seul : " Mon Dieu je fais mon sacrifice dit-il, biens, honneur, santé, famille, liens d'amitié, espoirs, je remets tout entre vos mains." Et bien doucement il s'endormit pour toujours.

Parents, confrères de collège, amis, tous ceux qui l'estimaient, et le connaître c'était l'estimer, le suivirent à sa dernière demeure. Il y avait dans cette foule immense, un recueillement et une émotion peu ordinaire. Le Dieu de justice qui a vu ses souffrances, a dû lui donner le repos et la récompense dus à son martyr.

R. I. P.

UN CONFRÈRE.

J'AI MA RELIGION A MOI, JE SERS DIEU A MA MANIÈRE

Ce serait bien si Dieu avait dit ; " Chacun pourra me servir à sa manière." Mais il n'en est pas du tout ainsi ; il y a une forme de religion établie pour tous les hommes. Or, Dieu est le maître ; n'est ce pas le droit du maître d'être servi comme il l'entend.

Que ferait le patron à l'ouvrier qui viendrait lui dire : " Moi, je travaille à ma guise, je n'entends pas recevoir des instructions de personne."

Le plus souvent, cette raison " j'ai ma religion à moi," veut dire tout simplement : " Je n'ai pas de religion et je n'en veux point avoir."

Quelques-uns ont eu sérieusement la pensée—comme plusieurs philosophes—de faire une religion nouvelle. Ils ont même cherché à l'imposer aux autres.

C'était au lendemain de 93. L'un des chefs de la République, qui avait assisté au pillage des églises et au massacre des prêtres, se dit à lui-même : " Le moment est venu de remplacer Jésus-Christ, je vais faire une religion toute neuve, dans le goût du progrès. Il essaya, mais au bout de quelques mois, il vint tout déconfit, vers Bonaparte, le premier consul :

—Le croiriez-vous, général, ma religion si jolie ! ça ne prend pas....

—Citoyen collègue, répond Bonaparte, tenez-vous sérieusement à faire concurrence à Jésus-Christ ? Il n'y a qu'un moyen ; faites comme lui : faites-vous crucifier un vendredi et tâchez de ressusciter le dimanche !....

Il va sans dire que l'aventure ne fut pas tentée

P. M. P.

NOTES ET IMPRESSIONS

La vertu est toujours exposée aux coups de l'envie, on ne jette pas de pierre à l'arbre stérile.—PASQUIN.

Nous avons des gens qui aiment les pauvres, ce qu'il nous faudrait ce sont des gens qui aiment la pauvreté.—G. TOURNADE.

Nous n'aimons pas les difficultés quand nous sommes aux prises avec elles ; mais, la lutte finie, comme nous nous les rappelons volontiers.—M. VALYÈRE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Manière de conserver le beurre frais.—Emplissez de beurre un petit pot de grès jusqu'à un doigt du bord. Retournez le pot sur une assiette, versez la hauteur d'un doigt d'eau que vous renouvelez tous les jours.

Prenez de ce beurre chaque fois que vous en avez besoin, mais retournez toujours le pot, et versez de l'eau comme auparavant.



FRANCE. — LES GRANDES MANŒUVRES : LE GÉNÉRAL GALLIFET ET SES OFFICIERS



L. DUC DORLÉANS



LA COMTESSE DE PARIS



LA MORT DU COMTE DE PARIS



CHANT

DE "L'UNION CHORALE PALESTRINA" DE QUÉBEC

1er COUPLET

Rire et chanter, dit un adage,
Est le secret de vivre vieux ;
Et ce secret fut le partage
De nos ancêtres valeureux.
Aussi, suivant leur bel exemple,
Nous chantons en toute saison,
Dans nos foyers ou dans le temple,
La note grave ou la chanson.

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

2e COUPLET

Aux doux accords de la musique
Nous mêlons nos modestes voix
Qui vont, comme un encens mystique,
Porter nos vœux au Roi des rois.
Nous chantons sa divine mère
Lui demandant avec ardeur
De faire régner sur la terre
La foi, la paix et le bonheur !

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

3e COUPLET

Quand luit le jour de la patrie,
Emus, nous redisons les chants
Appris d'une mère chérie
Alors que nous étions enfants...
Et nous chantons la Canadienne
Avec son gracieux minois ;
Nous la proclamons la gardienne
De notre langue et de nos lois !

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

4e COUPLET

Rire et chanter, c'est notre vie,
Notre devoir et notre bonheur :
Le ciel et la terre fleurie
Chantent un hymne au Créateur.
Eh bien ! chantons, chantons sans cesse
Puisque nos chants plaisent à Dieu,
Et que la plus vive allégresse
Nous accompagne en ce bas-lieu !

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

EN VISITE

Tel l'oiseau chante son ramage
En franchissant bois et vallons ;
Ainsi, volant de plage en plage,
Nous fredonnons sur tous les tons.
Indignes d'atteindre à la gloire
Où le génie est convié,
Nous n'aspérons, noble auditoire,
Qu'à mériter votre amitié.

Refrain :

Au revoir ! et merci, mesdames,
Et vous, messieurs, de votre accueil (bis)
Nous garderons avec orgueil
Votre souvenir dans nos âmes !

J. B. Caouette

Québec, août 1894.

UN ORIGINAL



Le baron des Houssaux vivait, depuis vingt-deux ans, dans son château de Mont-aux-Feuilles, ne sortant jamais, ne recevant personne, servi par un ménage rébarbatif et également barbu ! la femme, la cuisinière, ayant au menton presque autant de poils que son mari, le valet de chambre.

Le château avait une allure féodale ; trois tours restaient debout, solides, pouvant servir de prison ; la quatrième avait été entamée et démolie, lors des escapades de madame la duchesse de Berry en Vendée.

Le père du baron actuel avait soutenu un véritable siège et, par fierté, il s'était opposé à ce qu'on réparât la brèche faite à son château. La ruine s'était aggravée ; mais si l'on n'avait pas pensé la plaie au dehors, on l'avait pensée au dedans, et, derrière l'ouverture apparente, un excellent mur bien solide empêchait d'entrer par assaut dans le manoir sévère.

On savait, dans le pays, que le baron avait un fils ; mais l'enfant n'était jamais venu au château. Né à Paris, il y avait été mis en nourrice. Sa mère était morte en lui donnant le jour.

On assurait que le baron, frappé de cette mort, ne pouvait, dans son deuil, pardonner à son fils d'avoir été la cause de la catastrophe. Il l'avait fait élever, instruire ; puis il l'avait mis à même de se présenter dans le monde. Il lui payait régulièrement une pension en rapport avec sa fortune ; mais, à peine si, pendant vingt-deux ans, il l'avait vu cinq à six fois, et on aurait dû le lui présenter pour qu'il le reconnût.

Le baron était riche, faisait des aumônes et, régulièrement, commandait au curé, quatre fois par mois, une messe pour le repos de l'âme de sa femme, qui était assurément en purgatoire, affirmait-il.

Cette dernière indication laissait supposer que, dans la tristesse de son veuvage, le baron conservait le souvenir de quelques infractions de la baronne aux règlements qu'il lui avait imposés. Un portrait, qui ne quittait pas le cabinet de travail du baron, attestait ces deux signes particuliers. Mais le baron, en tout cas, avait pardonné, et ce n'était pas par rancune qu'il ne recevait pas son fils.

D'ailleurs, l'originalité de cette vie de reclus, et quelques autres preuves de bizarreries n'empêchaient pas le baron d'être un savant de premier ordre dans sa contrée.

Seulement, le baron ne voulait pas qu'on vint chez lui, et, s'il était obligé d'assister à une fouille dans les environs, il allait, au grand trot de son cheval, voir déterrer un homme préhistorique ; puis il revenait en hâte, enchanté d'avoir dit son opinion sur le tibia ou sur le crâne retrouvé.

Son fils, très respectueux, touché sans doute des preuves de tendresse qu'il recevait de ce père original, lui écrivait souvent, se faisant le messager de ses acquisitions, en livres, en objets précieux, mais ne venait jamais lui apporter les trésors recherchés et acquis pour son compte.

Un jour, le baron reçut de Paris une lettre qui le troubla fort.

Son fils lui écrivait :

Je vous remercie, mon cher père, d'avoir consenti à mon mariage. Rassurez-vous ! Celle que j'épouse, élevée par une mère pieuse, est aussi honnête au fond de l'âme qu'elle est belle. Vous pouvez la bénir sans crainte. Ne viendrez-vous pas à Paris ?

J'ai transmis aux deux notaires les détails que vous m'avez envoyés pour le contrat. J'ai encore à vous remercier. Je ne me savais pas si riche.

Je vous embrasse.

THÉOPHILE DES HOUSSAUX.

P. S.—Voudriez-vous, mon cher père, pour que je puisse faire la publication du premier ban, me dire à quelle mairie je dois me présenter pour retirer l'acte de décès de ma mère ?

Cette lettre, je l'ai dit, causa au baron une agitation extraordinaire. Il la lut et relut pour l'étudier. Il fut, tout un jour, sans vouloir y répondre.

Comme son vieux domestique barbu le voyait aller et venir dans la maison, il se hasarda à l'interroger ; la vieille cuisinière barbu devint aussi subitement inquiète, et osa demander au baron les motifs de son manque d'appétit.

Le savant n'avait, paraît-il, aucun secret intime pour ses domestiques. Il leur montra la lettre. Les serviteurs en furent atterrés. Que faire ? que répondre ?

Trois jours après la réception de cette lettre, en apparence si simple, et qui provoquait un effroi si mystérieux, le baron, qui n'avait pas dormi, écrivit à son fils :

"Viens, je t'attends !"

Le fils accourut. Le père le reçut avec une émotion réelle, sincère, et, s'étant enfermé avec lui dans sa bibliothèque, il lui dit :

—Mon enfant, me crois-tu un honnête homme ?

—Ah ! mon père !

—Penses-tu que je sois incapable non seulement d'un crime, mais d'une lâcheté ?

—Oui.

—As-tu jamais trouvé dans ce que je t'ai écrit et dans mes travaux scientifiques l'ombre d'un mensonge ?

—Non.

—J'ai donc ta confiance ?

—Entière, absolue.

—Eh bien ! mon enfant, je vais te révéler un grand secret, douloureux pour l'honneur de notre famille. J'ai laissé croire pendant vingt-deux ans que ta mère était morte... Je t'ai trompé, j'ai trompé tout le monde... Ta mère vit... mais elle est folle !

Le jeune homme, revenu subitement enfant, eut une suffocation. Sa mère vivait et il ne la connaissait pas ! Sa mère était folle !

—Où est-elle ? Je veux la voir.

—Ta la verras, dit le baron.

—Partons !

—C'est inutile, elle est ici !

—Ici ?...

Théophile des Houssaux se leva, frémissant.

Le baron, triste et pâle comme un jûge, mit sa main froide sur celle de son fils et le contraignit à se rasseoir.

—Écoute-moi encore deux minutes. Quand je me suis aperçu de ce malheur, je me suis empressé de quitter Paris, en emmenant ta mère, dont une fièvre de lait avait, pour jamais, dérangé la raison. Je m'assurai que le mal était incurable.

—Quoi ! les médecins vous ont dit cela ! Mais depuis ?...

—Depuis, comme alors, j'ai fait ce qu'il fallait faire. Je suis venu m'enfermer avec la malade dans ce vieux château ; je me suis condamné à la solitude, à la séquestration ; je me suis fait le gardien de la pauvre folle. Ta la verras... Elle est devenue bien douce, et souvent je me demande s'il y aurait un inconvénient sérieux à la laisser libre... Mais, elle-même ne veut plus quitter son appartement, et j'ai redouté de la contraindre. Viens ; sois prudent, prends garde de l'exciter.

Le baron se leva et conduisit alors son fils, qui le suivait en tremblant, à une des grosses tours du manoir. Si de grandes précautions avaient été prises pour que la folle ne pût s'échapper, si aucune fenêtre ne donnait sur la campagne, elle avait, du moins, comme ameublement, comme confort, tout ce que la sollicitude d'un mari compatissant pouvait lui assurer.

Théophile avait eu une nouvelle secousse, lorsque, arrivé à la tour où sa mère était enfermée depuis vingt-deux ans, il avait vu son père mettre dans une serrure de prison une clef de gâtelier.

Cette impression horrible se dissipa, quand, la porte ouverte, il vit la chambre spacieuse, presque élégante, où vivait la pauvre malade.

L'enfant avait un portrait de sa mère, jeune et jolie ; il s'était incrusté cette image dans le cœur, et il eut de la peine à reconnaître l'original dans la petite femme à cheveux gris, pâle, courbée, vêtue sans goût et sans mode, qui tourna ses regards craintifs vers les deux arrivants.

Elle paraissait étonnée de voir son mari accompagné.

—Un médecin ! balbutia-t-elle d'une voix étrange qui n'avait plus de sonorité, depuis vingt-deux ans qu'elle se parlait seule, à elle-même.

Le baron ne dit rien et s'avança ; mais Théophile, emporté tout à coup par un mouvement plus fort que la prudence recommandée, que la peur d'agiter cette folle, se jetait aux pieds de sa mère.

—Maman, maman ! lui dit-il, en lui prenant les mains qu'il couvrait de baisers.

Elle était dans un fauteuil, devant un métier à tapisserie ; elle se leva, avec un cri, et retomba presque évanouie.

—Va-t'en ! dit le baron à son fils d'une voix brève.

Mais le fils résista.

—Je vous en prie ; c'est peut-être la raison qui lui revient !

La pauvre femme parut avoir entendu et compris ; elle revint à elle, d'un geste retint son fils, et, pleurant, sanglotant, la tête renversée, elle murmura :

—Mon fils, mon fils !

Le baron s'était approché tout à fait. Quand elle rouvrit les yeux, la malade le vit...

—Mais... vous le reprenez ? demanda-t-elle avec crainte.

—Non, si vous êtes raisonnable. Nous venons pour chercher.

—Me chercher ? Libre ! Je suis libre !

Le regard de M. des Houssaux fixé sur elle lui fit peur.

—Ce n'est pas vrai, dit elle avec égarement, vous ne venez pas me chercher.

Son fils lui raconta alors, doucement, avec précaution, comme on raconte quelque chose à un enfant, qu'il allait se marier ; qu'elle devait assister à la cérémonie ; qu'il allait retourner à Paris, avec elle, avec son père.

Elle parut comprendre ; mais elle ne laissa paraître aucune joie.

Le lendemain, le baron, la baronne et leur fils partaient tous les trois pour Paris. Pendant le voyage, la folle resta silencieuse, docile, craintive, cédant aux caresses de son enfant, mais ne les cherchant pas.

Il fallut bien la présenter à la famille dans laquelle Théophile allait entrer ; on expliqua son long séjour, sa séquestration, par un état maladif, et elle-même gentiment, secouant la tête, disait avec un sourire :

—C'est vrai, j'ai été malade, bien malade !

A la soirée du contrat, en présence des deux notaires et de trois magistrats invités, Mme des Houssaux, qui était dans un fauteuil à l'angle le plus obscur du salon, et à laquelle on ne faisait pas plus attention qu'à une parente, pauvre, infirme, maette, se leva tout à coup, s'avança au milieu du salon, et dit d'une voix douce et ferme :

—Messieurs, mesdames, je n'espérais pas une réunion comme celle-ci ; mais je remercie Dieu de me l'avoir procurée. Soyez témoins, pour en répondre devant la justice, si j'ai besoin de l'invoquer, de ce que je vais vous dire. Je ne suis pas folle, je ne l'ai jamais été. On trouvera dans la pièce où j'ai langué vingt-deux ans des mémoires qui vous édifieront absolument sur mon état. Je m'offre dès maintenant à l'examen de tous les médecins. Mais je demande en même temps que le baron y soit soumis ; c'est lui qui est fou, et c'est la peur de sa folie, des actes auxquels il pouvait être poussé par l'extravagance de son état, qui m'a rendue docile. Le baron était jaloux, et cette jalousie, qui pouvait le faire meurtrier, l'a fait bourreau. Après la naissance de mon fils, qui est le sien, je le jure, il a été en proie à une hallucination telle que, m'enlevant convalescente, toute faible encore, me séparant de mon enfant, il m'a emportée là-bas dans son château et m'y a enfermée. Que pouvais-je faire ? Il m'eût tuée, si j'avais résisté. Je me suis soumise par épouvante, espérant toujours un retour de sa raison ; puis je me suis résignée, attendant la délivrance par ma mort, ou par la sienne. Les deux serviteurs qu'il avait mis forcément dans le secret de ma séquestration étaient persuadés de ma folie, ou se faisaient les complices de la sienne, par sottise, par bassesse, par intérêt... Je demande une enquête, et je me mets sous la protection de la loi.

—Quand je dis qu'elle est folle ! s'écria le baron avec colère, en frappant du pied.

L'assistance était stupéfaite et ne savait que

conclure. Les parents de la future regardaient leur fille avec effroi. Dans quelle famille allait-elle entrer ?

A qui attribuer la folie ? à la femme ? au mari ? à tous les deux ?

La signature du contrat fut ajournée.

Mme des Houssaux alla seule dans un hôtel meublé ; des médecins furent appelés, et, au bout de quelques jours, ils eurent leur opinion faite. Le baron fut déclaré fou. L'esclandre provoqué par sa femme avait rendu son état aigu. Mille circonstances corroborèrent le jugement des médecins, et enfin, pour leur donner tout à fait raison, le vieux savant maniaque eut une crise telle que toute incertitude fut désormais impossible.

Il est aujourd'hui dans une maison de santé, où il ne guérira pas, et la baronne a signé seule au contrat de son fils. Ce ne fut pas d'ailleurs sans peine que le mariage fut conclu. La crainte du scandale faillit le faire échouer. Heureusement que Théophile des Houssaux était un parti si considérable que les parents de la jeune fille trouvèrent que la chose valait la peine d'être tentée.

On se garda bien d'aller passer la lune de miel au vieux château de Mont-aux-Feuilles. Les tours sont démolies ; la baronne ressemble davantage maintenant au portrait que son fils avait gardé d'elle. Les cheveux ne sont plus aussi gris ; ils paraissent seulement légèrement poudrés. Elle est heureuse du bonheur de ses enfants, et emploie tous les temps à s'informer de tout ce qui s'est passé dans le monde de Paris, pendant ses vingt-deux ans de captivité. Ce qu'elle a appris vaut si peu de chose qu'elle ne regrette que le temps perdu loin de son fils.

Le baron a dû subir la camisole de force, le jour où l'Académie de Turin le proclamait membre correspondant, après la lecture d'un savant et concluant mémoire sur la présence de l'homme fossile dans les terrains secondaires.

LOUIS ULBACH.

CHIMIE INDUSTRIELLE

FALSIFICATION DU RHUM ET DE L'HUILE D'OLIVE

Il n'est pas un seul jour, en quelque sorte, où l'on n'apprenne la nouvelle d'une trouvaille quelconque, faite par la redoutable corporation chimique des falsificateurs. Si ces dangereux spécialistes se livraient aux recherches de la chimie honnête et loyale, avec tout le soin qu'ils mettent à étudier leurs procédés de fraude, on peut penser que leurs découvertes se produiraient avec une rare fécondité. Mais ils ont besoin, malheureusement, de l'attrait du fruit défendu : la joie de tromper le consommateur doit évidemment entrer, pour une certaine part, dans le total des bénéfices illicites qui se trouvent réalisés par cette industrie fallacieuse et coupable.

C'est ainsi que l'on vient de reconnaître ce que les falsificateurs s'efforcent, avec un certain succès paraît-il, de faire entrer dans la consommation publique sous l'étiquette de rhum. Les plus modérés emploient de l'alcool de mauvaise qualité, étendu d'eau, et parfumé au moyen d'éthers formique, butyrique et acétique, capables de faire le plus grand tort aux estomacs les plus résistants. Mais afin de pouvoir varier le goût, et, par conséquent, attribuer au rhum des origines diverses qui influent sur son prix, on y ajoute volontiers du jus de pruneau, de la girofle, un peu de goudron, ainsi que des infusions de caroube, d'écorce de chêne, de cachou et de caramel. La digestion chimique du rhum ainsi fabriqué, avec de vieilles râpures de cuir tanné, lui communique un goût particulier, fort apprécié de certains amateurs, sous le nom de "goût de savate." On peut aisément se figurer quelle étrange liqueur on obtient ainsi.

Qui croirait aussi que le saint-synode lui-même, bien innocemment d'ailleurs, a incité les falsificateurs à s'exercer sur l'huile d'olive, et leur a fait résoudre le problème, qu'ils cherchaient depuis longtemps, de préparer l'huile d'olive artificielle ? Voici comment cela se produit.

C'est une contume générale, en Russie, d'entretenir une petite lampe constamment allumée de-

vant les saintes images que chaque famille conserve dans son domicile. L'huile que brûle ces lampes est traditionnellement de l'huile d'olive, dont le commerce, de ce fait, est considérable et le prix relativement élevé. Aussi, il y a quelques temps, eut-on l'idée de la remplacer, pour ce pieux usage, par un mélange d'huile de navette et d'huile minérale, qui brûlait assez bien. Mais le saint-synode se fâcha ; il en défendit l'emploi en arguant que ce produit ne se rapprochait nullement de l'huile d'olive, et qu'il répandait, d'ailleurs, une odeur désagréable en brûlant.

Les chimistes ne se tinrent pas pour battus. Après de patientes recherches, ils combinèrent un liquide formé de 550 parties d'huile de coco, 50 d'huile d'olive vierge et 250 d'huile minérale. On colora finalement ce mélange avec un peu de chlorophylle, principe vert extrait des épinards, et que M. A. Guillemare a heureusement substitué, en 1877, aux sels de cuivre pour le verdissement des conserves de légumes. Le résultat de l'opération a été une huile, ou plutôt un mélange d'huiles, si séduisant, que le saint-synode, après quelques hésitations, l'a reconnu bon pour le service des lampes perpétuelles. Le voilà déjà sanctifié. Mais il n'est pas douteux que ceux qui le fabriquent ne se borneront pas aux besoins du culte : ils seront tentés, et les tentations commerciales sont pressantes, d'y faire goûter les consommateurs, sous le prétexte que la récolte des olives a manqué, ou pour toute autre raison plus ou moins plausible.

Attendons-nous donc à consommer bientôt de l'huile minérale pour salades, gracieusement colorée à la chlorophylle, comme les haricots verts. Quelle inquiétude pour les gourmets !

MAX DE NANSOUTY.

NOUVELLES A LA MAIN

Chez le barbier.

—Comment monsieur désire-t-il être rasé ?

—En silence.

* *

Un insipide bavard, après avoir assommé une nombreuse société avec un récit non moins inepte qu'interminable, se dispose à en entamer un nouveau et débute ainsi :

—Au temps où les bêtes parlaient...

—Pardon, interrompit un des auditeurs, croyez-vous, monsieur, que ce temps là soit bien loin de nous ?

* *

Entre amies :

—Tu es bien sévère pour X...

—Sévère ? ah ! mais, en voilà assez. Je ne veux plus entendre parler de ce don Juan sans foi ni loi. C'est un misérable. Enfin, je le hais tellement que j'ai été sur le point de l'épouser.

* *

Les bons domestiques.

—Jean ! vous n'avez pas nettoyé mon pantalon, ce matin !

—Je vous demande pardon, monsieur.

—Ne mentez pas ! Il y avait dix cents dans la poche, et ils y sont encore ! ! !

* *

En famille.

Madame.—Dis-donc, mon ami, où as-tu acheté cette redingote ?

Monsieur.—Ma foi, chez Drapdacier, où je me fournis toujours !

Madame.—Mais je ne me trompe pas ! C'est ta vieille redingote que je lui ai vendue il y huit jours !

—Donsieur.—C'est donc ça qu'il m'a dit qu'elle était faite exprès pour moi !

L'Ami des salons, de Mlle Nitouche, n'a plus besoin de réclame, sa popularité est universelle. Tous le lisent. Prix : 10 cents. G.-A. et W. Darnont, 1826, rue Sainte-Catherine.



COMPLIMENT POUR LA FÊTE D'UN PAPA

Puisque, mon cher papa, tu caresses nos têtes, Toujours, pour nous, nos jours deviennent jours de fêtes. Aujourd'hui, c'est la tienne ! Ah ! reçois cette fleur, Emblème de l'amour qui remplit tout mon cœur.

CAMILLE NATAL.

LA GRAMMAIRE DE PIERROT

LES EXPRESSIONS A DEUX SENS

Que ce Pierrot est donc long à apprendre ses leçons ! Voyez combien il y a de temps que je ne lui en ai donné une de grammaire. Aujourd'hui, je vais lui parler des expressions à deux sens.

Écoute bien, Pierrot ; écoute bien tous !

Qu'est-ce que c'est qu'un *grand homme* ? Est-ce le tambour-major que vous voyez-là, avec sa belle canne à pomme d'or, son grand sabre, ses énormes moustaches, son haut bonnet à poils et son long bras, qu'il étend d'un air de commandement ?

Non... Ce tambour major est un *homme grand* ; ce ne sera jamais un *grand homme*.

Un *grand homme*, c'est un homme qui a fait de grandes et belles actions, qui a rendu des services à son pays, qui a été un grand général d'armée, un grand roi, un grand empereur.

Charlemagne, Napoléon, Christophe Colomb sont des *grands hommes*.

Vous apprendrez un jour leur histoire.

On élève des statues aux *grands hommes*, on n'en élève pas aux *hommes grands*.

Vous verrez des statues représentant Napoléon, Christophe Colomb, Charlemagne.

Vous n'en verrez jamais représentant un tambour-major.

Et voilà comme, en changeant un mot de place, on change le sens de ce qu'on veut dire.

Écoutez encore :

Un *homme brave* et un *brave homme*, est-ce la même chose ?

Non : un *homme brave* c'est celui qui ne craint pas le danger, qui est courageux à la guerre.

Un *brave homme*, c'est un homme qui n'est pas méchant.

Vous voyez que ce n'est pas du tout la même chose.

TANTE NICOLE.

UNE SURPRISE

Un salon. Sur la table, un joli panier fermé d'un ruban rose. Un ouvrage au crochet est posé sur un fauteuil. La foudre est ouverte.

PERSONNAGE : LUCY, 10 ANS

Lucy entre d'un air mystérieux en marchant sur la pointe des pieds. Elle regarde à droite et à gauche tout en se rapprochant de la table, dont elle soulève le tapis.

Éclatant de rire. — Que je suis folle de regarder sous la table ! Est-ce que Bonne Maman pourrait s'y cacher, forte comme elle est ? (Elle fait le geste qui désigne l'embonpoint) Et d'ailleurs, Bonne Maman ne se défie pas de moi ; elle a raison, car je suis discrète comme ces murailles, qui entendent tant de choses sans les répéter. Ce n'est pas moi qui chercherai à connaître les secrets de mes amies ! Et d'abord est-ce qu'ils me regardent, les secrets de mes amies ? Si l'une ou l'autre veut s'entourer de mystères, tant pis pour elle ; c'est si gentil de faire une confidence, et surtout d'en recevoir !

Ainsi voilà Jeanne qui brode un tapis pour la fête de Bonne Maman et qui refuse de me le laisser voir ! Un tapis de whist, je vous le demande ! c'est banal comme un chemin de village, dirait Papa. Cachez votre tapis, Mademoiselle, cachez-le bien, je vous jouerai le bon tour de le découvrir. Quel plaisir alors de lui dire gentiment, oh ! très gentiment (*Minaudant*) : Tu sais, Jeanne, ton tapis de whist est joli, très joli ; cependant, — ici, je ferais une petite pause pour ménager mon effet, — les couleurs pourraient être mieux assorties ; par exemple, ton roi de cœur a un pourpoint vert et une calotte jaune : cela manque de corrélation... un bien joli mot que j'ai entendu hier pour la première fois. Je pourrais encore ajouter : Tu sais, le chiffre de Bonne Maman est trop petit ; sa vue baisse, à Bonne Maman ; elle devra mettre ses lunettes pour juger ton travail (*Elle rit*).

Ça l'apprendra à faire la mystérieuse avec moi ! C'est comme ce pédant de Charles qui tapote son piano à 4 heures du matin ! Il étudie, paraît-il, une sonate pour la fête de Bonne Maman, et je dois en ignorer le titre jusqu'alors (*Avec compassion*). Il n'est pas fort, le pauvre Charles ! Il oublie que ma bonne se lève chaque jour de grand matin ! Voilà ! je lui ai conté la chose, à ma bonne, et demain elle m'apportera le morceau... à croquer. Enfoncés Chopin et Beethoven !

Ma cousine Annette a peint une aquarelle, toujours pour la même fête. — Elle dit qu'elle représente les ruines d'un château fort. Moi, j'avais pris cela pour l'escalier de service de la maison. Ce qu'elle a été fâchée !... Mais aussi pourquoi va-t-elle peindre dans la remise ?

Enfin, tout le monde ici est en mouvement pour la fête de Grand'Mère. Il est vrai qu'elle est bien bonne, Grand'Maman ; un vrai sucre d'orge !

(*Avec mystère*) Il paraît que ses cadeaux sont déjà préparés. Tous ses petits enfants en recevront un ; et ses petits neveux, et ses petites nièces, et les amis des petits aussi. Une vraie bénédiction ! comme dit M. l'aumônier. Mon cousin Jules a demandé un canif. Pourquoi faire, un canif, je vous prie, lui qui perd toujours ses crayons ? Mariette recevra un porte-monnaie. (*Riant*) Moi si j'étais Bonne Maman, je lui donnerais un peigne ; elle est toujours si mal coiffée la pauvre Mariette !

Georges préfère les caramels ; entre nous, il est un peu gourmand, Georges ! Bah ! il est quand même bien gentil. (*D'un air fin*) Il partagera !

Mais moi, que vais-je recevoir en échange du superbe bonnet de nuit que j'ai confectionné avec l'aide de Jeannette ? (*Elle tire un paquet de sa poche et déplie un bonnet de nuit*) N'est-il pas tout à fait coquet, ce bonnet, avec son petit nœud alsacien ? Frédéric a eu tort de le critiquer, lui qui va lire une pièce de vers copiée, sans doute dans Berquin !

Oh ! si Bonne Maman pouvait exaucer mon

plus ardent désir ! si elle voulait me donner un de ces jolis oiseaux exotiques comme j'en ai vu un chez Mme Derbaix ! Quelle fête ! quel triomphe, car Sophie Derbaix prétend qu'elle seule en possède un à Paris ! c'est un comble, dirait mon oncle ; s'il n'y en avait qu'un à Paris, ce ne serait pas elle qui le posséderait.

Aussi, ce que j'ai prié Bonne Maman pour avoir cet oiseau ! c'est inouï ! Elle n'a pas dit oui, mais elle n'a pas dit non. Elle veut me faire la plus agréable des surprises ! Encore un jour de patience !

(*Regardant sur la table*) — Mais qu'est-ce donc que ce joli panier que je ne connais pas ? (*Elle s'approche et l'examine avec attention*). Il est doré sur toutes les coutures et fermé par un ruban rose ! Il doit appartenir à Bonne Maman, puisqu'il est dans son salon particulier ! Si je l'ouvrais ?... (*Avec hésitation*). C'est peut-être un des cadeaux préparés pour demain, le nécessaire de Joséphine, par exemple ? Ce serait elle qui serait épatée, — un bien vilain mot, dit Bonne Maman — si je lui disais ce soir : Joséphine, ton nécessaire est en peluche bleue, ou rouge, les ciseaux sont en acier fin, et le dé en argent ! Allons, un peu d'audace ! (*Prenant le panier*) Il n'est pas bien lourd, le panier. Voyons ! (*Elle dénoue le ruban. — Avec hésitation*) Ce que je fais n'est peut-être pas très correct, — ce mot est de mon grand frère, — et Bonne Maman ne serait pas contente si elle me voyait ; mais Bonne Maman ne me voit pas ! (*Riant*) En garde ! (*Elle jette les yeux autour d'elle, puis ouvre le panier*).

Un magnifique oiseau s'en échappe et s'envole par la fenêtre.

(*Jetant un cri*) Ah ! mon Dieu ! c'est mon oiseau exotique ! le fifi tant désiré ! Quel malheur !... Fifi ! fifi ! (*Se sauvant*) Ah !... je vais tâcher de le rattraper.

A. C.

JOLIS MOTS D'ENFANTS

Un mot terrible de Bébé :

— Maman, où est-ce que les hommes noirs ont emporté la petite Sazette ?

— Au cimetière, mon enfant. La petite Sazette est maintenant un ange du bon Dieu.

— Alors, comme ça, quand le bon Dieu a besoin d'anges, il écrit tout simplement au docteur ?

**

Mlle Lili (cinq ans), et Louisa (six ans), couchent dans le même lit.

Lili s'étale au beau milieu.

— Eh bien, lui dit la maman, voilà que vous prenez toute la place, mademoiselle ! Que reste-t-il à votre sœur ?

— Oh ! je lui laisse les deux côtés.

UNE PLANTE BIZARRE



Les savants l'appellent *Prèle des marais* ; les ignorants, c'est-à-dire vous et moi, *Queue de chat*. Elle est charmante, comme vous voyez, quand elle est fleurie ; mais elle ne demeure pas longtemps à la même place.

CHOSSES ET AUTRES

—La moyenne des naissances dans le monde est de 70 par minute et celle des décès, de 68.

—L'an dernier, aux Etats-Unis, la consommation des bananes a atteint le chiffre de 1,285,000,000.

—En Angleterre et le pays de Galles, sur une population de 30 000 000 on ne compte encore que 1,500,000 à 2,000,000 de catholiques.

—Le Pape a décidé la réunion à Rome des Patriarches de l'Orient et des cardinaux pour délibérer sur l'union des églises.

—Un jardinier de Baltimore prétend posséder dans son verger un pommier dont les fruits sont doux d'un côté et acides de l'autre.

—Un buste authentique d'Hérode, roi de Judée au temps du Christ, vient d'être découvert en Palestine et a été transporté à l'Ermitage impérial de Saint-Petersbourg.

—La machine à peser l'or qu'emploie la banque d'Angleterre est si délicate, que le poids d'un timbre-poste fait monter l'aiguille de six pouces sur le cadran.

—La flotte marchande du Canada d'après l'enregistrement, comptait l'année dernière 7 007 navires, d'un tonnage de 964,129 tonnes. Il y a eu diminution de 84,364 tonnes dans le tonnage de l'année.

—La plus haute montagne de la terre est le mont Hercule, dans l'île de la Nouvelle Guinée. Il a été découvert par le capitaine A. J. Lawson, de Londres, en 1881. Son altitude est de 32,763 pieds, soit 3,781 pieds de plus que le mont Everest.

—Le 9 décembre prochain, de grandes fêtes auront lieu dans la cité des Papes, en vue d'honorer le deuxième centenaire du savant jésuite Sagneri, si célèbre par ses prédications, ses conférences, ses ouvrages de spiritualité.

—Au mois de mai 1895, on célébrera le troisième centenaire de l'illustre Philippe de Néri. A cette occasion, le comité des fêtes a pris l'initiative d'un grand pèlerinage qui viendra prier sur la tombe du saint et recevoir la bénédiction de Léon XIII.

—A Vienne, il y a dix restaurants bien meublés et propres, où l'on peut se faire servir à déjeuner pour deux cents et à dîner pour quatre cents. Ces restaurants, établis par des personnes charitables, servent 20,000 repas par jour.

—M. N. S. Wood, toujours populaire à Montréal, fera sa visite annuelle au Théâtre Royal, cette semaine. Il nous est arrivé avec une compagnie de vingt acteurs et actrices dans le grand mélodrame : *The Orphans of New York*. C'est là une peinture de la vie de New York. La mise en scène est d'un effet frappant.

LES ECHECS

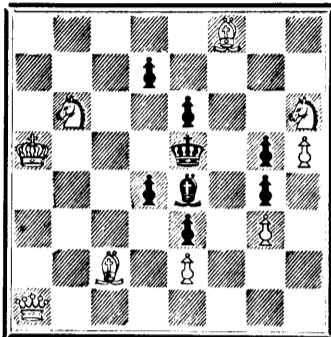
LES CHAMPIONS DES ECHECS

Voici la liste des champions des joueurs d'échecs durant les dernières cent quatorze années :

- 1780 — Philidor, toujours vainqueur.
- 1800 — Deschappelles, toujours vainqueur.
- 1834 — Labourdonnaï, toujours vainqueur.
- 1843 — Staunton, vaincu par Anderson en 1851.
- 1851 — An lerson, vaincu par Steinitz en 1866.
- 1858 — Paul Morphy, toujours vainqueur
- 1866 — Steinitz, vaincu par Lasker en 1894.
- 1894 — Lasker, champion actuel.

PROBLEME No 169

Composé par M. C. Bethling
Noirs. — 8 pièces



Blancs 9 — pièces

Les Noirs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 168

- | | |
|-------------------------------|--------------|
| Noirs | Blancs |
| 1 C 4 F D | 1 R pr T |
| 2 C 6 C D, échec déc. et mat. | Si : 1 R 5 D |
| 2 D 2 D, échec et mat. | Si : 1 R 3 R |
| 2 T pr P, échec et mat. | Si : 1 C 4 T |
| 2 D 4 R, échec et mat. | |

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

LA FÈVE SAUTEUSE

On lit dans le *St Louis Republic* : Une des plantes les plus curieuses est la fève sauteuse, véritable curiosité végétale dont les bonds agiles n'ont jamais été pleinement expliqués par les naturalistes. Elles poussent en cosques, dont chacune contient trois fèves. Lorsqu'elle est placée sur une table, elle saute en bas, et se met à faire de petits bonds qui atteignent quelquefois deux pouces. Lorsqu'on tient cette fève entre le pouce et l'index, on la sent battre comme le pouls d'un homme vigoureux.

Deux fèves sauteuses seront envoyées gratis à toute personne envoyant 50 cents pour souscription d'une année au *Herald*.

BUREAU

De Rédaction et de Traduction en langues française, anglaise et italienne

Le soussigné a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'ouvrir, au No 1950 de la rue Ste-Catherine, un bureau pour la rédaction, la traduction et la transcription au clavographe de lettres, circulaires et documents de toute nature, littéraires, légaux, commerciaux, etc., en langues française, anglaise et italienne.

On enseignera à ce bureau les trois langues et on y donnera des leçons de sténographie française, clavigraphie, etc.

On s'occupera aussi de travaux de comptabilité, tels que tenue de livres, collections, etc.

Le soussigné promet satisfaction complète, tant sous le rapport de l'exécution que sous celui des bas prix, à tous ceux qui lui feront l'honneur de lui confier leurs travaux, et il invite ses amis et le public en général à lui faire une visite.

Heures de bureau : de 8 h. à 10 h. du matin, et de 3 h. à 6 h. du soir.

J. SEPH GENEST.
1950, rue Ste-Catherine.



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai ressenti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant." — C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

LE COSMOS. — La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."



DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

17 Juin — Bons pour revenir jusqu'au 11 Août	18 Août
19 Juin — " " " " " " " "	25 Août
26 Juin — " " " " " " " "	15 Sept.
17 Juil. — " " " " " " " "	

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Binscarth.....	
Moosomia.....	\$30.00
Regina.....	
Moosjau.....	
Yorkton.....	\$35.00
Prince Albert.....	
Calgary.....	\$40.00
Red Deer.....	
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Des MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN — 6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurel, gérant.

RENE RAVAU
ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres. — Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc. — Spécialité : Adresses enluminées

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162 — RUE SAINT-JACQUES — 162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

I. — UNE VISITE

Emilienne Lormont, la fille du marquis de Mimosa, vivait tranquille avec Catherine Martinet dans son petit appartement de la rue Godot de Mauroi.

Si elle joue un rôle un peu effacé dans notre histoire, si elle est dans une ignorance absolue de tout ce qui se passe autour d'elle, l'attention n'en doit pas moins être constamment fixée sur elle.

En effet, elle n'est étrangère à aucun des événements qui se sont accomplis et vont s'accomplir encore.

Emilienne est tout entière dans l'intérêt qui s'attache à ces papiers remis autrefois par Marguerite Lormont au docteur Villarceau, volés à ce dernier par Edouard Forestier et retrouvés par la marchande à la toilette.

La jolie dentellière ne pense plus à ces papiers dont Marguerite lui a parlé, assez vaguement d'ailleurs ; elle ne peut pas se douter de l'importance qu'ils ont pour elle, du changement qui, par eux, pourrait se faire dans sa destinée.

Pour Emilienne, ils sont depuis longtemps perdus sans espoir d'être retrouvés, ces papiers qui devaient contenir le secret de sa naissance.

Elle aurait été bien étonnée si on était venu lui dire que ces papiers, presque miraculeusement retrouvés, mettaient en ébullition le cerveau d'un homme et d'une femme, faisaient naître de cupides convoitises, des espérances insensées, et qu'on allait se servir d'eux pour substituer à elle, la véritable fille du marquis de Mimosa, une autre jeune fille, qui serait la complice inconsciente d'une audacieuse machination.

Emilienne, habituée au travail, à se tenir dans l'ombre, aimait l'existence calme et paisible et vivait autrement que la plupart des jeunes filles de son âge, qui recherchent avidement toutes les distractions et ont constamment des rêves qui ne peuvent se réaliser.

Emilienne mettait en pratique la maxime du sage :

« Cache ta vie si tu veux être heureux. »

Elle travaillait seule à ses réparations de dentelles, bien qu'elle eût pu occuper une ou deux ouvrières. Mais elle craignait de se donner pour compagnes des jeunes filles dont les idées et les sentiments n'auraient pas été en harmonie avec les siens. Elle préférait, pour répondre aux exigences de ses clientes, se condamner à un travail qu'elle prolongeait souvent dans la nuit, malgré les interminables gronderies de sa fidèle Catherine.

Elle n'avait lié connaissance avec personne de la maison et n'avait pas répondu aux avances de plusieurs de ses clientes qui avaient cherché à l'attirer chez elles.

Emilienne n'allait même plus que très rarement à l'hôtel Villarceau où tout le monde, cependant, ne cessait de s'intéresser à elle et de lui témoigner la plus vive sympathie.

C'était un sacrifice qu'elle s'imposait, obéissant à un sentiment de dignité personnelle et de reconnaissance envers ceux qui avaient été ses bienfaiteurs.

Oh ! si elle n'avait dû rencontrer dans la maison hospitalière de la rue de Boulainvilliers que Mme Villarceau, sa fille et son gendre, qui lui témoignaient une affection presque paternelle, elle aurait largement profité de l'accueil qu'on lui faisait toujours ; mais c'était aux regards de Lucien qu'elle se déroba.

Le jeune homme ne lui avait jamais adressé aucune de ces paroles qui impressionnent vivement une jeune fille et portent le trouble jusqu'au fond de son âme ; il avait toujours conservé vis-à-vis d'elle une attitude réservée et respectueuse. Mais les inflexions de sa voix, son émotion mal dissimulée, des rougeurs subites, son attention, sa sollicitude, les regards, qu'il attachait sur elle, avaient été autant de signes auxquels elle n'avait pu se tromper.

Avec cette finesse d'instinct qui éclaire les jeunes filles, Emilienne avait deviné, compris ce que le docteur Delteil, sa femme et Mme Villarceau ne soupçonnaient même pas.

Lucien, nous le savons, aimait Emilienne et la jolie dentellière avait elle-même subi le charme du caractère franc et loyal du jeune homme.

Il était instruit, spirituel et parlait de tout avec facilité ; toujours Emilienne avait pris plaisir à l'entendre, et en remarquant qu'il avait l'esprit cultivé, de nobles pensées, de grandes idées, elle avait découvert aussi combien son cœur était bon.

Au retour de chacune de ses visites, elle s'était interrogée dans le recueillement de ses pensées et de sa solitude et avait constaté avec effroi que le jeune ingénieur prenait dans son cœur une place de jour en jour plus grande.

Bientôt, il ne lui fut plus permis d'en douter, elle aimait Lucien. Ce n'était pas une découverte heureuse que faisait la pauvre Emilienne. Elle connut une nouvelle douleur et versa des larmes.

Hélas ce n'était pas la chanson du bonheur que l'amour chantait dans son cœur !

Elle voyait avec épouvante la distance énorme qui la séparait de Lucien

Delteil : il était riche et elle était pauvre ! Il portait un nom honoré, illustre, et elle était une pauvre fille abandonnée, sans nom, sans famille.

Que faire ? Elle ne pourrait pas, elle le sentait bien, arracher de son cœur cet amour fatal qui l'avait pris tout entier ; mais elle en garderait le secret, comme elle garderait celui de ses souffrances et, dût-elle en mourir, elle imposerait silence à son cœur et ne permettrait à personne de pénétrer sa pensée.

Lucien l'aimait, elle en était sûre ; mais elle devait le décourager, en lui faisant comprendre durement, s'il le fallait, que ce n'était pas elle, une pauvre ouvrière, qu'il devait aimer.

Non, non, elle ne pouvait pas se laisser aller à une folle espérance, donner accès dans son âme à un rêve insensé.

A la seule idée qu'on pourrait l'accuser de s'être fait aimer de Lucien par quelque manège de coquetterie, la rougeur lui montait au front, tout ce qu'il y avait d'honnête en elle se révoltait. Eh bien ! pour qu'on ne puisse dire cela, ni même le supposer, elle n'irait plus chez Mme Villarceau ; Lucien, ne la voyant plus, cesserait de penser à elle, il l'oublierait.

Elle souffrirait, elle, oh ! elle souffrirait beaucoup ; mais qu'importe ? Elle se disait qu'il y a des périls auxquels on ne peut échapper qu'en s'en tenant éloigné.

Ainsi qu'elle se l'était promis, Emilienne n'allait plus que très rarement à l'hôtel Villarceau, et c'était à des heures où elle était sûre de ne pas rencontrer le jeune ingénieur.

Elle essayait bien aussi de ne plus penser à Lucien, mais si elle pouvait éviter de se trouver en sa présence, elle ne parvenait pas, quoi qu'elle fit à l'éloigner de sa pensée.

Il était trois heures de l'après-midi. Elle venait d'achever de reprendre une pièce de dentelle et s'était levée pour en prendre une autre, lorsque le timbre de la sonnette annonça une visite.

Un instant après, Mme Delteil entra souriante dans la chambre où travaillait la jeune fille.

Elle embrassa affectueusement sa protégée, puis la regardant avec intérêt :

— Vous êtes un peu pâlotte, lui dit-elle, seriez-vous souffrante ?

— Non, madame, ma santé est bonne, Dieu merci.

— Ma chère petite, vous travaillez trop, — c'est ce que dit maman Villarceau, — et vous ne prenez pas assez d'exercice.

— Il faut bien que je travaille, madame, pour ne pas mécontenter les personnes qui, grâce à vous et à Mme Villarceau, ne me laissent pas manquer d'ouvrage.

— Soit, mais il ne faut pas vous tuer. Sachez, ma chère Emilienne, que je suis chargée de vous gronder, oh ! mais bien fort.

— En quoi, madame, ai-je pu mériter ces reproches ?

— Nous trouvons que vous nous négligez un peu trop, ce dont Mme Villarceau n'est pas contente.

— Madame... balbutia la jeune fille.

— Savez-vous qu'il y a un siècle qu'on ne vous a pas vue à Passy ?

— Je suis si occupée, répondit Emilienne avec embarras.

— Mauvaise excuse. Voyons, Emilienne, auriez-vous à vous plaindre de nous ?

— Oh ! madame !... Comment pourrais-je avoir à me plaindre, quand j'ai toujours été accueillie à l'hôtel Villarceau avec tant de bonté ? Ah ! croyez-le bien, je n'oublie pas, je n'oublierai jamais ce que tous vous avez fait pour la pauvre orpheline ; mon cœur vous en garde une éternelle reconnaissance.

Les yeux de la jeune fille s'étaient remplis de larmes.

— Allons, allons, dit doucement Mme Delteil, il ne faut pas que ce que je viens de dire vous fasse pleurer ; vous ne devez voir dans mes paroles qu'une nouvelle preuve de l'affection que nous avons pour vous. Ma chère Emilienne, il faut venir nous voir plus souvent.

— Madame, je ferai mon possible... .

— Je l'espère bien. Tenez, c'est demain dimanche, promettez-moi de venir passer la journée de demain avec nous.

— Je n'ose pas vous promettre, madame.

— Pourquoi ?

— Je puis être empêchée... .

Emilienne, singulièrement gênée, ne savait comment répondre. Elle aurait voulu que Mme Delteil, plus clairvoyante, devinât la raison qui l'obligeait à s'éloigner de l'hôtel Villarceau.

Elle ne pouvait pourtant pas dire à la mère de Lucien :

— Madame, j'aime votre fils, et si je ne vais pas vous voir aussi souvent que vous le voudriez, c'est pour ne pas troubler la tranquillité de votre maison.

— Vous avez toujours beaucoup d'ouvrage ? reprit Mme Delteil.

— Autant que j'en peux faire, madame.

— Et vous gagnez assez pour suffire à tous vos besoins, car au lieu de recevoir la petite rente du capital placé à votre nom depuis la mort de votre mère, vous avez prié M. Delteil d'ajouter les arrérages au capital.

—Maman Marguerite était prévoyante, je dois l'être aussi ; on ne sait pas ce qui peut arriver ; je puis être malade, l'ouvrage peut manquer.

—Et puis vous avez le droit de penser que vous vous marierez un jour et que les économies que vous faites vous serviront lors de votre entrée en ménage.

La jeune fille tressaillait légèrement et resta silencieuse.

—Oh ! vous ne songez pas encore à vous marier, continua Mme Delteil, mais cela viendra, ma chère petite ; le mariage est dans la destinée probable de toutes les jeunes filles.

Emilienne étouffa un soupir.

—Après avoir travaillé toute la semaine, je ne suppose pas, si casanière que vous soyez, que vous restez enfermée ici le dimanche toute la journée ; quelques distractions vous sont nécessaires, vous avez besoin d'exercice, de changement d'air ; enfin, vous devez sortir.

—Sans doute, madame.

—Et nous ne vous voyons plus ; convenez que nous avons le droit d'en être étonnés.

—Il n'y a pas bien longtemps que j'ai fait une visite à Mme Villarceau.

—Oui, un mercredi, vous êtes restée avec elle dix minutes à peine ; vous êtes toujours très pressée quand vous venez à Passy. Mais ce n'est pas une visite en courant que nous désirons ; nous voudrions vous avoir de temps en temps tout un dimanche.

Voyons, Emilienne, je voudrais bien savoir comment vous employez vos dimanches.

—Mme Martinet et moi allons assister à la messe. Comme vous le savez, madame, je sors très rarement sans être accompagnée de cette excellente femme qui remplace auprès de moi maman Marguerite ; elle est le dimanche de toutes mes promenades. Nous ne sortons qu'après le déjeuner.

—Mais où allez-vous ?

—Oh ! un peu partout ; il y a tant de choses à voir et à admirer dans ce grand et beau Paris. Malgré son âge, Mme Martinet est très bonne marcheuse et nous pouvons faire de longues promenades. Comme vous le voyez, madame, je prends de l'exercice et les distractions ne me manquent point.

Quand le temps ne nous permet pas de sortir, j'ai mes livres, qui sont de bons amis et avec lesquels je ne m'ennuie jamais. Je lis, je lis beaucoup, cherchant à acquérir des connaissances que je n'ai pas.

—Est-ce que vous voulez devenir savante ? demanda en souriant Mme Delteil.

—Oh ! non, je n'ai pas cette prétention ; mais je ne veux pas être tout à fait ignorante.

—Voilà pour les dimanches où le mauvais temps vous force à rester à la maison.

—Quand je suis arrivée à Paris, tout était nouveau pour moi, j'abordais un monde inconnu ; un sauvage vena du fond de l'Afrique n'aurait pas été plus ébahi et plus éboui que je ne l'étais. Je ne sortais guère avec maman Marguerite, hélas ! toujours souffrante. C'est depuis quelques mois que je me suis mise à parcourir la ville, guidée par Mme Martinet qui connaît bien son Paris. Je ne croyais pas qu'on put apprendre tant de choses à visiter ce Paris qui offre à chaque pas des surprises, des merveilles.

Oh ! nous ne courons pas toujours les rues, nous nous reposons dans les squares, et je ne saurais vous dire quelle joie j'éprouve à voir les enfants jouer, se rouler dans la poussière sous les yeux caressants de leurs mères. Mais je suis encore une enfant ou plutôt je redeviens facilement enfant. Le croiriez-vous, madame, j'éprouve un très grand plaisir à m'asseoir, aux Champs Élysées, devant le théâtre de Gaignol, au milieu de ce charmant petit monde d'enfants qui bat des mains et rit aux éclats pour exprimer son contentement, et je ris aussi, moi, aussi fort qu'eux, m'intéressant aux farces de Polichinelle et d'Arlequin.

Comme ils sont gentils les enfants et comme leur joie est bonne à voir et fait du bien au cœur ! Je les aime, je les aime bien ces chers petits, qui me rappellent mon enfance, et c'est un véritable bonheur pour moi quand l'un d'eux, petite fille ou petit garçon, vient de lui-même, après m'avoir regardée, offrir son front à mes baisers.

—C'est là devinent que vous les aimez, ma chère Emilienne.

—Mais je ne suis pas toujours avec les enfants ; je ne me laisse pas de visiter nos riches et merveilleux musées. Chaque fois que j'entre au musée du Louvre, j'éprouve le même éblouissement, les mêmes sensations, et je n'ai pas assez de mes yeux pour admirer tous ces chefs d'œuvre accumulés, qui éveillent en moi des impressions que je ne puis analyser, que je suis impuissante à exprimer.

Quand, appuyée à la balustrade j'embrasse du regard les tableaux du Salon carré, je ne vois et n'entends rien de ce qui se passe ou se dit autour de moi ; je suis en extase devant le sommeil d'Antiope, la Vierge de Raphaël, saint Michel terrassant le dragon, la Cène de Léonard de Vinci, la Joconde au mystérieux sourire de Paul Véronèse.

C'est un autre enchantement quand je pénètre dans le magnifique Salon d'Apollon, où j'ai sous les yeux les trésors artistiques de plusieurs siècles.

Je ne saurais dire à quelle école je m'attache de préférence, quelle époque je préfère ; j'admire tout.

Mme Delteil écouta la jeune fille avec un étonnement qui se lisait sur sa physionomie. Emilienne se montrait à elle sous un aspect tout nouveau. C'était une révélation.

—Mais, ma chère, s'écria-t-elle, vous êtes une enthousiaste et vous avez l'âme d'un artiste ! Je voudrais vous entendre causer avec l'ami de mon fils, M. Paul Lebrun.

Emilienne ébaucha un sourire et répondit :

—M. Paul Lebrun ne verrait en moi qu'une ignorante, et il aurait rai-

son ; je ne sais pas dire pourquoi une œuvre est belle ; je le sens, voilà tout.

Vous désirez savoir comment se passent mes journées du dimanche, madame, je vous l'apprends, et c'est avec une véritable satisfaction que je vous parle de mes joies, de mes plaisirs, de mes amusements peu coûteux.

—Et moi, Emilienne, je suis charmée de vous entendre.

—Oh ! oui, madame, elles sont nombreuses à Paris les belles choses qui parlent au cœur et emplissent la pensée. Si, à chaque pas, l'œil trouve l'occasion d'admirer, à chaque pas aussi l'esprit a l'occasion de s'instruire.

Faut-il vous le dire, en dehors des musées, des églises, il est un endroit de Paris où j'aime particulièrement à aller et où je passe des heures entières : c'est au Jardin des Plantes.

—En vérité !

—Là aussi je rencontre beaucoup d'enfants, madame ; mais ce ne sont pas eux qui m'attirent dans ce jardin où tant de choses se trouvent rassemblées, ce sont—vous allez vous moquer de moi—ce sont les animaux.

—Ah !

—Devant les cages de ces fauves terribles, je me rappelle mon premier livre de lecture : les Fables de la Fontaine, et je retrouve d'anciennes connaissances. J'aime beaucoup les fleurs, madame, mais j'aime aussi les animaux, et c'est le fabuliste qui me les a fait aimer. En leur présence je fais appel à mes faibles connaissances en géographie, en histoire naturelle et je laisse mon imagination errer à travers des modes inconnus.

Au Jardin des Plantes, il me semble que j'ai traversé les mers et que je parcours les contrées les plus lointaines.

Je vois le lion en liberté dans les gorges de l'Atlas, faisant retentir les échos de ses rugissements ; je me rappelle les chasses de l'intrépide Gérard, qui n'a cependant pas tué tous les lions, et je me prends de pitié pour ce roi du désert enlevé du sol natal et emprisonné dans une cage de fer.

À côté, brillent comme des charbons ardents les yeux du tigre ; j'admire sa souplesse, la beauté de sa robe, et ma pensée s'en va loin, là-bas, au milieu des jungles de l'Inde où, peut-être, pour défendre sa liberté, il a soutenu une lutte héroïque contre de nombreux chasseurs.

Avec le jaguar, la panthère, le léopard, je me perds dans les déserts américains au milieu des hautes herbes où disparaissent, le lasso à la main, de hardis cavaliers lancés à la poursuite des taureaux et des chevaux sauvages.

Devant les ours, qui se promènent gravement, en dodelinant de la tête, dans la fosse où ils sont prisonniers, je reviens en Europe, en Russie, et plus près de la France, dans les montagnes des Alpes.

Puis je vais saluer l'éléphant, qui unit la force à la douceur et aime ceux qui sont bons pour lui. Et je pense, en le regardant, qu'on rencontrait autrefois les éléphants en troupes nombreuses dans l'Afrique centrale et que leur malheur a été de posséder des défenses qui ont tenté la cupidité des marchands d'ivoire.

On leur a fait une guerre acharnée, et ils disparaîtront de l'Afrique comme d'autres animaux dont il ne reste plus que le souvenir. Heureusement, l'Asie est pour l'éléphant une terre hospitalière. Là, on le respecte ; là, on l'acclame, quand il passe portant un nabab ou un rajah sur des coussins d'or et de soie.

Emilienne s'arrêta et, regardant Mme Delteil :

—Excusez-moi, madame, dit-elle, je vous ai peut-être ennuyée avec mon bavardage.

—Au contraire, ma chère petite, je ne me laisse pas de vous entendre, je vous écoute avec intérêt et je vous prie de continuer ; il m'est agréable de faire avec vous le tour du monde.

—Voyager ainsi par la pensée est un plaisir qu'il m'est facile de me donner.

L'ibis me transporte en Egypte et me rappelle qu'il y était un oiseau sacré. Quand je vois ces magnifiques canards au plumage azuré, je peux me croire en Chine, au bord du fleuve Jaune ou du fleuve Bleu. Avec les perroquets, les aras, les cacatoès, les toucans, qui étonnent les regards par la variété et la richesse de leurs couleurs, je traverse le Brésil, plusieurs contrées de l'Afrique et les îles Océaniques.

La jeune fille resta un instant silencieuse et reprit avec un doux sourire :

—Voilà, madame, ce que vous désiriez savoir ; c'est ainsi que je me procure des distractions et que je m'amuse le dimanche.

—Eh bien, ma chère Emilienne, je suis heureuse de vos confidences je vous savais très intelligente, mais je ne supposais pas que vous missiez tant d'ardeur à vous instruire. Ah ! laissez-moi vous le dire, vous êtes charmante, tout à fait charmante !

—Oh ! madame ! . . .

—Vous savez tout l'affection que nous avons pour vous, vous la méritez.

—Madame, vous me rendez confuse.

—Quand on a droit à des éloges, on n'a pas à en rougir.

Mme Delteil se leva pour se retirer et Emilienne se leva également.

La mère de Lucien mit un baiser sur le front de la jeune fille.

—Voyons, dit-elle avant de sortir, aurons-nous le plaisir de vous voir demain ?

—Je le voudrais, madame, mais je crains bien de ne pouvoir me rendre à votre gracieuse invitation. Je me sens un peu fatiguée et vous ne seriez pas contente de moi si je vous allais montrer une figure maussade.

—On dirait vraiment que vous ne voulez plus venir chez nous.

—Madame, si vous ne me voyez pas demain, je ferai tout mon possible, je vous le promets, pour vous rendre prochainement votre bonne visite d'aujourd'hui.

—Enfin, je ne veux pas insister davantage. A bientôt, ma chère Emilienne.

La jeune fille reprit tristement son ouvrage. De nouvelles larmes roulaient dans ses yeux.

— Ils sont bons, trop bons pour moi, se dit-elle, et ils peuvent croire que je suis une ingratitude. Ah ! s'ils savaient ! . . . Non, certes, je n'irai pas, je ne dois pas y aller. J'ai pris la résolution de ne plus voir Lucien, je ne le verrai plus ; c'est un devoir que j'ai à accomplir envers mes bienfaiteurs.

Elle laissa échapper un profond soupir, essuya ses yeux et se mit à travailler avec une activité fébrile.

Emilienne souffrait, mais était contente d'elle, se sentant forte pour certaines âmes d'élite, il y a dans le sacrifice une sorte de volupté.

Oui, heureuse de ne plus avoir à lutter contre les scrupules de sa conscience, son âme retrouverait peu à peu sa sérénité.

L'heure du dîner arriva et Mme Martinet vint arracher l'ouvrière à son travail.

Emilienne mangeait peu, et c'était en vain que la bonne Catherine s'ingéniait à exciter son appétit par des mets de choix ; la jeune fille la désespérait, tant était grande sa sobriété.

En revanche, Emilienne dormait bien et d'un sommeil tranquille. Souvent, croyant l'entendre, Mme Martinet se levait, entr'ouvrait doucement la porte de la chambre, et voyant qu'elle s'était trompée se retirait en se disant :

— C'est ainsi que doivent dormir les anges.

II.—CŒUR DE JEUNE FILLE

Emilienne n'était pas sortie ce dimanche où, malgré le peu d'espoir qu'on eût de la voir arriver, on l'avait cependant attendue à l'hôtel Villarceau.

Elle avait travaillé une partie de la matinée et passé son après-midi à lire. C'était pour occuper son esprit. Mais elle avait lu distraitemment, ayant souvent les yeux voilés de larmes et oubliant de tourner la page lue. Elle avait beau faire, elle ne s'intéressait pas à ce qu'elle lisait et ne pouvait éloigner sa pensée de Lucien.

— S'il se mariait, se disait-elle, il me semble que je parviendrais vite à l'oublier.

Dans la semaine, Emilienne fut assez tranquille ; plusieurs de ses clientes étaient venues la voir et avaient fait diversion à ses pensées.

Le samedi, à peu près à la même heure où elle avait eu, la semaine précédente, la visite de Mme Delteil un coup de sonnette retentit et la fit sursauter.

Était-ce une nouvelle visite de la mère de Lucien ?

Alors elle allait être grondée, Mme Delteil venait certainement pour lui faire des reproches.

Elle tendit anxieusement l'oreille et entendit Mme Martinet s'écrier :

— Ah ! monsieur Lucien Delteil.

— Puis-je voir Mlle Emilienne ? demanda le jeune homme.

— Mais oui, monsieur, elle est là.

La jeune fille était devenue très pâle et il lui sembla que tout se retournait en elle.

C'était, depuis un an, la troisième fois que le jeune ingénieur venait la voir, mais la première fois qu'elle se sentait ainsi troublée ; elle devinait que Lucien n'allait pas s'en tenir comme toujours à de simples et banales paroles de politesse, et elle s'épouvantait de cette visite comme d'un danger auquel elle ne pouvait échapper.

La porte de la chambre s'ouvrit et, sans entrer, Martinet dit :

— Emilienne, c'est M. Lucien Delteil qui vient vous dire bonjour.

Le jeune homme entra. Il était facile de voir qu'il était très ému.

L'ouvrière essaya de se dresser debout, mais ses jambes fléchirent et elle retomba sur son siège. Elle avait rencontré le regard de Lucien, ce regard doux, pénétrant, qui portait le trouble jusqu'au fond de son âme et qui, non moins éloquent que des paroles, disait à la jeune fille combien elle était ardemment aimée.

— M. Lucien, balbutia-t-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait, je . . . suis surprise . . . je m'attendais si peu . . .

— Oui, dit-il avec un doux accent de tristesse, vous ne vous attendiez pas à me voir, pardonnez-moi, Mlle Emilienne, de venir ainsi vous surprendre, et dites-moi que ma visite ne vous cause aucun ennui.

— La visite d'un ami est toujours agréable, M. Lucien, répondit-elle.

Et elle lui tendit sa petite main tremblante, qu'il serra doucement et aurait trop longtemps gardée dans la sienne, si Emilienne ne l'eût retirée pour lui indiquer un siège à côté d'elle.

— Ainsi, toujours, toujours à travailler, dit-il en s'asseyant.

— Il le faut bien pour contenter les personnes qui se sont intéressées à moi et me donnent du travail. Je fais en ce moment un ouvrage très pressé et je vous demande la permission de continuer.

C'était un prétexte pour tenir ses yeux baissés et cacher son émotion autant qu'elle le pouvait.

S'efforçant d'affermir sa voix, elle demanda des nouvelles de Mme Villarceau, de Mme Delteil et du docteur.

— Tous vont bien, répondit-il ; seule, maman Villarceau a été un peu souffrante dans les premiers jours de la semaine, mais il n'y paraît plus aujourd'hui.

— Mme Villarceau est rarement indisposée, car grâce à Dieu, elle jouit d'une excellente santé.

— C'est vrai, mais elle n'est plus jeune, et beaucoup de petits soins lui sont nécessaires.

— Ils ne pourront lui manquer, entourée comme elle l'est de tant de sollicitude et d'affection.

— Il faudrait qu'elle n'éprouvât jamais une contrariété.

— Oh ! ce n'est pas de vous, bien sûr, M. Lucien, que Mme Villarceau peut avoir à se plaindre.

— Peut-être vous trompez-vous, Mlle Emilienne.

— Oh ! vous ne me ferez pas croire que Mme Villarceau puisse avoir des contrariétés à cause de vous.

— Et pourtant cela arrive.

— Oh !

— Maman Villarceau m'aime beaucoup, elle m'aime trop.

— Vous ne devez pas vous en plaindre.

— Non, certes. Mais voilà, il faudrait que je fusse toujours gai, toujours content. Malheureusement, j'ai souvent des préoccupations, des tristesses que je ne parviens pas à dissimuler comme je le voudrais ; ma mère et mon père mettent cela sur le compte des difficultés que je rencontre à résoudre quelque problème algébrique ; mais maman Villarceau ne s'y trompe pas, elle devine autre chose, et alors elle s'inquiète.

La jeune fille ne répondit pas ; elle avait compris ; elle devint très rouge et son aiguille n'acheva pas le point commencé.

Après un silence, Lucien reprit :

— Mlle Emilienne, ma mère est venue vous voir samedi dernier ; elle vous a invitée, vous a priée de venir passer la journée du dimanche avec nous ; vous n'avez pas promis, c'est vrai ; mais ma mère espérait que vous viendriez, nous l'espérions tous, et nous vous avons attendue. Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

— Monsieur Lucien, je n'ai pas pu, répondit-elle d'une voix oppressée.

— Oui, vous n'avez pas pu, vous ne pouvez plus venir à Passy, car on ne vous y voit plus . . . Si, vous faites encore de loin en loin une visite à l'hôtel Villarceau, pour vous acquitter d'un devoir de politesse envers ma grand-mère et ma mère, mais en ayant bien soin de choisir certaines heures, c'est à dire quand vous êtes sûre de ne pas me rencontrer.

— Oh ! monsieur Lucien.

— Je vous en prie, ne protestez pas, et surtout ne m'en veuillez pas si je vous parle aujourd'hui avec cette franchise que vous me connaissez.

Eh bien, oui, mademoiselle Emilienne, je vous le répète, dimanche nous espérions vous voir et nous vous avons attendue. Une partie de la matinée j'ai tenu compagnie à maman Villarceau ; j'étais tout joyeux, car je me disais : " Elle va venir." Et comme elle était heureuse de me voir ainsi, ma bonne grand-mère !

À midi, quand on se mit à table, je n'avais déjà plus ma gaieté du matin et ma bouche était muette ; j'avais l'oreille tendue, croyant à chaque instant que j'allais attendre le coup de cloche annonçant votre arrivée. Vain espoir, inutile attente. " Elle peut venir encore." me disais je lorsqu'en sortant de table on passa au salon ; mais le temps s'écoula lentement, et à trois heures je me dis : " Elle ne viendra pas, c'est un parti pris chez elle de ne plus venir à l'hôtel Villarceau le dimanche parce que j'y suis. " C'était fini, ma journée si bien commencée et qui pouvait être si heureuse était gâtée.

Je fus saisi par un ennui que je ne connaissais pas encore, et jamais je n'avais eu au cœur une tristesse aussi profonde, commanquant je ne sais quelle amertume à toutes mes pensées.

La jeune fille ne travaillait plus ; elle tenait toujours ses yeux baissés, fixés sur ses mains inertes et tremblantes ; les soulèvements de sa poitrine trahissaient la violence de son émotion.

— Écoutez, mademoiselle Emilienne, continua le jeune ingénieur, mes parents s'aperçoivent comme moi que vous vous éloignez de nous ; mon père a peut-être sur les lèvres le mot ingratitude ; ma mère vous soutient encore, cherchant à vous excuser ; ma grand-mère ne dit rien, mais on devine qu'elle n'est pas contente. Quant à moi, je garde le silence, mais je souffre . . . Ah ! je n'en peux plus douter, c'est moi qui vous chasse de notre maison.

— Monsieur Lucien ! . . .

— Oui, c'est à cause de moi que vous faites de la peine à ma grand-mère, que vous arrivez à faire supposer qu'il y a de l'ingratitude dans votre cœur.

Mais cela ne peut durer plus longtemps, il faut faire cesser une situation également pénible pour vous et pour moi. Dimanche dernier, j'ai pris la résolution d'avoir avec vous une explication franche et loyale. Et puisque vous ne venez plus à l'hôtel Villarceau, il m'a bien fallu venir vous trouver ici.

Mlle Emilienne, vous savez quel respect profond j'ai pour votre personne, quelle est mon admiration pour l'ouvrière dont l'existence est toute entière consacrée au travail et à l'étude ; car, sachez-le, ce grand désir que vous avez de vous instruire, de vous élever au dessus de votre position, n'est pas ce que j'apprécie le moins en vous.

Vous avez la beauté, la grâce, la distinction native ; mais vous avez mieux encore : les qualités du cœur et de l'esprit, qui font de vous une jeune fille incomparable et promettent le bonheur à celui dont vous serez un jour la compagne aimée, adorée.

— M. Lucien, dit Emilienne d'une voix assourdie, pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Parce que je n'ai pas à vous tenir aujourd'hui un autre langage. Que de fois, dans la crainte de troubler la sérénité de vos pensées, j'ai retenu des paroles qui de mon cœur montaient à mes lèvres ! Mais ce que je ne disais point, ce que je ne croyais pas devoir vous dire encore, vous le lisiez dans mes regards. Ce n'est donc pas le secret de mon cœur que je viens vous révéler, puisque vous le connaissez depuis longtemps. Mlle Emilienne vous avez deviné mes pensées comme j'ai deviné les vôtres.

— M. Lucien ! s'écria-t-elle comme effrayée, arrêtez-vous !

— Pourquoi donc ? Vous n'avez qu'un seul moyen de me fermer la bouche, c'est de me dire : Vous vous êtes trompé, je ne vous aime pas !

—M. Lucien, vous êtes cruel, dit-elle avec un sanglot dans la voix, vous savez bien que je ne peux pas, que je ne dois pas vous entendre.

—Mais comme vous ne me dites point que vous ne m'aimez pas, parce qu'une jolie bouche comme la vôtre ne peut pas mentir, vous ne pouvez plus me défendre de vous dire que je vous aime, que je vous adore !

Emilienne releva la tête, et regardant Lucien tristement, les yeux noyés de larmes :

—Si je n'étais pas une pauvre fille sans famille, dit-elle, vous me rendriez heureuse, oh ! oui, bien heureuse ; au lieu de cela, vous me faites cruellement souffrir. Je vous aime, oui je vous aime, malgré tout ce que j'ai fait pour éloigner de vous ma pensée et empêcher l'amour de s'emparer de mon cœur, de mon être entier. Ah ! je sentais bien que ce sentiment qui m'attirait irrésistiblement vers vous était un amour coupable.

—Que dites-vous ? s'exclama Lucien.

—Oui, un amour coupable, car il me rend ingrate, malgré moi, hélas ! envers vos parents, mes bienfaiteurs, qui m'ont accueillie sans défiance dans leur maison. J'ai découvert que vous m'aimiez, monsieur Lucien, et voilà pourquoi, comme vous l'avez compris, j'ai presque complètement cessé mes visites à l'hôtel Villarceau. Je voulais ainsi vous détourner de moi, vous faire comprendre que ce n'était pas la pauvre Emilienne que vous deviez aimer, mais une autre jeune fille plus digne de vous et de votre famille.

Hélas ! je n'ai pas réussi. Ah ! monsieur Lucien, pourquoi m'avez-vous aimée, quand tant d'autres jeunes filles de votre monde devaient attirer votre attention, en sollicitant vos regards ! Si vous n'aviez pas fait attention à la pauvre ouvrière, je ne vous aurais pas aimé et je n'aurais pas perdu pour toujours ma tranquillité. Et si, depuis, ayant réfléchi, vous aviez compris que votre devoir était de ne plus penser à moi, j'aurais souffert sans doute, mais vous m'auriez évité cette grande douleur d'avoir peut-être troublé pour longtemps la paix de votre foyer familial.

—Emilienne, chère Emilienne, répondit Lucien d'une voix vibrante d'émotion, je vous écoute l'âme ravie ; il n'est pas jusqu'aux reproches que vous m'adressez qui ne soient doux à mon cœur. Vos paroles me font voir mieux encore l'élévation de vos pensées, la beauté de votre caractère, la noblesse de vos sentiments.

Ah ! je les avais devinés ces scrupules et cette exquise délicatesse qui vous éloignaient de l'hôtel Villarceau ; vous vouliez me détourner de vous, me faire comprendre que je devais ne plus penser à vous, ne plus vous aimer ; et je vous ai si peu ou plutôt si mal compris que je vous aurais aimé encore davantage si c'eût été possible.

Mais chère Emilienne, comprenez donc vous-même que plus vous vous faites estimer et admirer plus vous vous faites aimer, et plus vous me rendez fier de l'amour que vous m'avez inspiré.

Et vous espérez que je cesserais de vous aimer !

Oh ! Emilienne, Emilienne !

Comme vous le connaissiez mal mon cœur qui ne bat que pour vous et, en même temps, comme vous étiez injuste envers vous ! Oui, injuste envers vous, car vous savez bien que vous méritez d'être adorée.

Ah ! je vous connais bien, moi, et je vous ai dit pourquoi je vous ai aimée. Vous êtes belle, Emilienne, mais je serais resté insensible à votre beauté, si je n'avais pas trouvé en vous mieux que votre grâce et votre beauté incomparables. Ce sont les trésors que renferme votre cœur qui m'ont séduit, qui ont attiré mon âme vers la vôtre.

Vous me parlez d'une autre jeune fille qui aurait dû attirer mon attention, que j'aurais dû aimer. J'en ai vu plusieurs de ces jeunes filles, et des plus charmantes, qui sollicitaient mes regards ; eh bien, aucune d'elles ne peut vous être comparée ; elles n'ont pas votre cœur, elles n'ont pas votre âme.

Et, d'ailleurs, que m'importent ces jeunes filles plus ou moins évaporées dont ma mère me parle quelquefois ? C'est vous que j'aime et, pour moi, il n'y a et ne peut y avoir que vous au monde.

Je vous aime, Emilienne, de toute la puissance de mon âme, et je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer plus que je ne vous aime. Ma vie est liée à la vôtre, je ne puis avoir de bonheur que par vous et mon avenir, dont on parle souvent à l'hôtel Villarceau, ne peut exister sans vous.

Vous êtes le rayon qui m'éclaire, la clarté qui me guide ; vous êtes l'espérance, pour moi vous êtes tout ! Oui, tout, ma bien-aimée Emilienne, car vous êtes mon idéal, la réalité de tous mes rêves !

La jeune fille tenait de nouveau sa tête inclinée sur son sein, et, ne cherchant plus à les retenir, laissait couler ses larmes.

—Ma chère Emilienne, s'écria Lucien, encore des larmes ! Pourquoi pleurez-vous, dites, pourquoi ?

Elle laissa échapper un profond soupir et répondit :

—M. Lucien, faut-il donc vous dire encore que je ne puis éprouver de la joie quand la douleur est dans mon cœur et le trouble dans mon âme ? Vous m'aimez, oh ! oui, je sens que vous m'aimez bien ; mais, hélas ! je n'en suis que plus malheureuse.

—Oh ! Emilienne...

—Vous êtes venu ici, avez-vous dit, pour faire cesser une situation pénible ; vous n'y avez guère réussi, puisque la situation devient plus difficile et plus douloureuse encore.

—Oh !

—J'allais encore de temps en temps à l'hôtel Villarceau ; maintenant je n'y peux plus retourner.

—Que dites-vous ?

—Je ne suis ni une effrontée, ni une hypocrite, je ne puis plus paraître devant votre mère et Mme Villarceau.

—Elles viendront vous chercher.

—Ma place n'est plus dans votre maison ; et si on vient me faire des

reproches, me demander pourquoi on ne me voit plus, franchement, honnêtement, j'en dirai la raison.

—Vous n'aurez pas à subir cette épreuve, Emilienne, car tout ce qu'il y a à dire, c'est moi qui le dirai.

—En serai-je moins malheureuse ? Oh ! ma peine à moi n'est rien ; je ne suis pas née pour être heureuse ; mais vous, vous ?... Vous m'aimez, c'est un malheur pour vous et votre famille ; où votre fatal amour va-t-il vous conduire ?

—Mon Dieu, mais vous ne m'avez donc pas compris ? Mon père, ma mère et ma grand-mère sauront que je vous aime et que vous m'aimez ; ils sauront que je vous ai choisie entre toutes et qu'ils n'ont plus à chercher celle qui sera ma femme.

La jeune fille eut un haut-le-corps.

—Impossible ! s'écria-t-elle, ils ne consentiront jamais...

Lucien eut un doux sourire et, enveloppant la jeune fille d'un regard d'ineffable tendresse :

—Au dessus de tout ce qu'ils peuvent ambitionner, dit-il, il y a leur affection pour moi.

—Folie, folie ! prononça-t-elle d'un ton douloureux.

—Emilienne, je n'ai pas vos appréhensions.

—Vous ne voyez pas, vous ne voulez pas voir.

—Je ne vois qu'une chose, votre bonheur et le mien.

—M. Lucien, je ne puis me perdre avec vous dans un rêve insensé. Il y a un abîme entre le fils de M. le Dr Delteil, le jeune ingénieur plein d'avenir, et la pauvre orpheline sans fortune, sans famille.

—Comptez-vous donc pour rien votre intelligence, le charme de votre personne, les qualités exceptionnelles de votre cœur, vos vertus ?

Emilienne secoua tristement la tête.

—M. Lucien, répliqua-t-elle, la vie n'est pas faite de rêves ; avec toutes les qualités qu'il vous plaît de me donner je ne suis rien ; je n'ai été et ne pourrais être reçue encore dans votre famille qu'à titre d'humble protégée. Et vous voudriez faire de moi votre femme !

Mais si je prêtais l'oreille à vos paroles, si je me laissais aller à des espérances chimériques, on aurait le droit de m'accuser d'avoir apporté le trouble et la discorde dans votre famille, de vous avoir encouragé à la révolte contre l'autorité de votre père. Non, non, M. Lucien, mettez moi à l'abri d'un pareil soupçon ! Ah ! je vous le dis, un regard de mépris de votre père ou de votre mère me tuerait !

—Vous les connaissez, ma chère Emilienne, et cependant vous leur faites injure en leur supposant des idées qu'ils n'auront jamais, qu'ils ne peuvent pas avoir, car ils vous apprécient, vous estiment et vous aiment.

Allons, ma bien-aimée Emilienne, que votre conscience se tranquillise et cesse de se créer des fantômes.

—M. Lucien, répondit la jeune fille de plus en plus agitée, ne me parlez plus de vos projets ; dans votre intérêt et le mien, et surtout dans l'intérêt de votre famille, nous ne devons plus nous revoir.

—Ne plus nous revoir ! exclama-t-il d'une voix frémissante ; nous nous aimons, vous savez que vous êtes ma vie, et vous me demandez cela ! Emilienne, regardez-moi et prenez acte de mes paroles : Je vous jure que vous serez ma femme !

—M. Lucien, j'ai peur...

—De quoi ?

—De ce qui va arriver.

Il lui prit la main et, la serrant tendrement :

—Mais que puis-je donc vous dire encore pour vous rassurer et vous mettre en paix avec vous-même ? Ce que mes parents veulent avant tout, c'est mon bonheur. Le bonheur, ils le comprennent comme moi, non dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs, dans les fades satisfactions de la vanité et de l'orgueil, mais dans les joies intimes de la famille, en compagnie d'une femme adorée.

Quand je leur dirai : — "C'est avec Emilienne, avec elle seule que je puis être heureux," ils me répondront : — "Sois donc heureux avec elle, Emilienne sera notre fille."

—C'est ce que vous espérez.

—Où, et c'est ce qui sera.

—Hélas ! M. Lucien, malgré tout ce que vous me dites, je ne puis partager votre confiance.

—Mais si mes parents, pour une cause quelconque, s'opposaient à notre union, vous repoussiez...

—Eh bien ?

—Je les quitterais, Emilienne, oui, je partirais.

—Vous partiriez ? répéta-t-elle.

—Où, je m'en irais loin, en Afrique ou en Asie, chargé d'une mission que le ministre me confierait.

La jeune fille devint affreusement pâle.

—Vous feriez cela ! s'écria-t-elle avec terreur.

—Oui, répondit-il sourdement, et sans hésiter.

Elle resta un instant silencieuse, la tête baissée ; puis se redressant brusquement, ayant dans le regard une expression indéfinissable :

—Et moi, dit-elle d'une voix brisée, que deviendrais-je, repoussée par votre famille, qui m'accuserait de vous avoir détourné de vos devoirs envers elle ? Ah ! je n'aurais plus qu'à mourir !

La pauvre enfant se prit à sangloter.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c. d'escompte
Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de **FOIE** de **MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Empêtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES** de **GEO. TUCKER** pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
1875, STE-CATHERINE, Montréal. — Prix 25c

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les
**POUDRES -
ORIENTALES**
LES SEULES
Qui assurent en 3
mois et sans nuire
à la santé le
DEVELOPPEMENT

ET LA
Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5
En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :
L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6 513
LUBY pour les cheveux

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE
Les petites annonces de **LA PRESSE** son-
lues par tout le monde.
Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans **LA PRESSE.**
LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.
Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans **LA PRESSE.**
Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes **LA PRESSE.**
Désirez-vous retrouver un art de perdu
Annoncez dans **LA PRESSE.**
Tout le monde reçoit **LA PRESSE.**
Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans **LA PRESSE.**

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

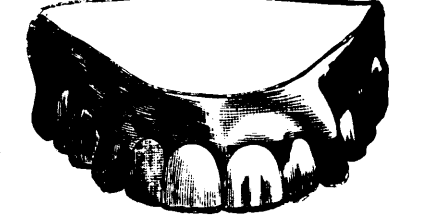
Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 29 septembre 1894.

36,461

LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

Neuveau procédés américains pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROSEAU, L.D.S.
No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal